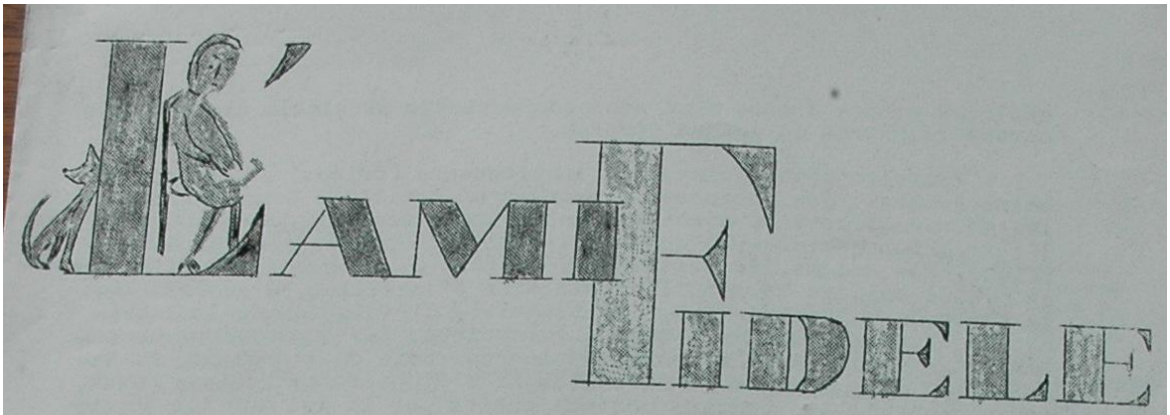
L’Ami Fidèle

1959

Auteurs Maurice Dodion en Wasily Pedjko

Confrérie V Geslachten

Website: geslachten-lignages-hoegaarden.be



22° année N° 1
Janvier 1959

COURRIER FAMILIAL MENSUEL: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo-
Secrétaire:H.Theyskens,Vertrijk-Trésorier:G.Grolaux, C.C.P. 221698

DECEMBRE...JANVIER...: Saison des voeux, saison des bilans.
Place donc aux voeux et au bilan!

Voeux

Bonne, heureuse, sainte année! A tous les lecteurs de l'Ami Fidèle. Ce souhait traditionnel je le transmets d'autant plus volontiers, par la voie de notre journal, que depuis l'année bénie de 1957 je connais le plus grand nombre de ses charmants lecteurs et lectrices. Tous m'ont si bien reçue dans le pays natal que j'aimerais écrire à chacun. Vu le grand nombre, cela m'est impossible mais notre journal, à sa visite du 1er janvier 1959, vous dira à chacun que je vous souhaite, appuyé de mes plus ferventes prières, une année "bonne", "heureuse","sainte".

Soeur Marie Camille.

Que le divin Enfant apporte ses meilleures bénédictions en ces jours de Noël à chacun de mes neveux, nièces, cousins et cousines.

Soeur Francisca.

Et le Rédacteur ajoute:

"Souhaitons nous tous mutuellement par cette voie de l'Ami Fidèle tout ce que l'année 1959 nous puisse apporter de meilleur. Et pous ajouter un peu plus d'efficacité à nos voeux, disons au moins un petit "Ave" les uns pour les autres. Le Rédacteur souhaite en plus une marche ascendante à l'Ami Fidèle, et une même fidélité à paraître comme cela a été le cas depuis sa nouvelle parution au début de 1955.

Quelques considérations de fin et commencement d'année.

Il y a gros à parier qu'au seuil de l'an nouveau, le Rédacteur en Chef souhaitera aux lecteurs de l'Ami Fidèle, avec quelques fioritures appropriées aux circonstances ce que je pourrais résumer par une bonne année. Chacun y trouvera ce qu'il lui plairait le mieux de recevoir:

Pour les religieux et religieuses, missionnaires ou non, de tous ordres et de tous accoutrements, beaucoup de grâces divines auxquelles les indignes civils que nous sommes feraient bien d'adjoindre

quelques petits francs même sans contrepartie préalable de calendrie cartes illustrés ou images pieuses.

Pour les tout jeunes, des instituteurs (trices) et les un peu moins jeunes , des professeurs prenant en équitable considération les grands efforts consentis durant l'année scolaire en dépit de l'attraction exercée par ce qui distrait: la poupée, le train électrique, les sports, la télévision, Gilbert B., l'export ou la Stella, la petite amie ou le gentil voisin afin d'assimiler, d'après l'Ego: la table de multiplication, la grammaire, l'évolution de la littérature française depuis l'époque romantique, les contorsions buccales indispensables à la prononciation correcte de l'anglais, la valeur 1958 de cette phrase du testament d'Hippocrate:"Medicus curat, natura sanat", les transformations subies par la loi sur les loyers depuis qu'elle existe, la détermination du point de chute d'un projectile lancé par une fusée à 5.000 kms de distance par vent nul et température de 20° au sol;

Pour les futurs mariés: selon le sexe, un mari plein de prévenance ou une épouse aussi aimante que bonne cuisinière;

Pour les déjà mariés: une lune de miel indéfiniment renouvelée et une voiture rapide mais consommant peu d'essence;

Pour les autres: la prospérité de leurs affaires, les augmentations d'appointements, traitements et salaires, le gros lot de la loterie coloniale, le bonheur des enfants, le bon fauteuil club, la santé, la paix temporelle en attendant l'autre. R.I.P.

Au surplus, il n'y a pas que la paix individuelle, propre à chacune en particulier. Il y a la paix avec un grand P, celle qui intéresse l'humanité toute entière, prise globalement et qui ressemble très fort à une carotte que l'on suspend à une perche sous le nez de l'âne pour l'inciter à avancer.

Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Bien sûr et quel beau rêve, car ce n'est qu'un rêve.

Non point que je désespère de voir un jour le camarade Krouchev, joyeux drille et grand buveur de vodka danser le cha-cha-cha avec John F. Dulles, protestant funèbre et grand amateur de jus de fruits.

Mais envisager de réduire au chômage les milliers d'êtres humains: bavards professionnels, politiciens de plus ou moins bonne foi interprètes, traducteurs, dactylos, papetiers, journalistes, cinéastes, hôteliers, transporteurs par eau, air et terre qui tirent profits et honneurs de ces interminables parlottes que sont les conférences sur le désarmement, les bombes A, C, et H, les fusées intercontinentales et autres ?? Impossible...

D'ailleurs, en toute sincérité, pourriez-vous concevoir un monde où chacun observerait les 10 commandements de Dieu ? Que deviendrait les juges, les procureurs, les greffiers, les huissiers, les avocats, les gendarmes, les agents de police, les gardiens et surveillants de prison? En outre, de quel plaisir ne privérait-on pas les milliers de gens qui suivent dans leur gazette toutes les phases d'un crime à sensation, depuis le moment où l'on découvre le corps de la victime, le coffre-fort fracturé, la sacoche vide, jusqu'à la condamnation du coupable.

A condition, cependant, qu'on trouve celui-ci. Parce qu'il se produit dans le cas contraire, un "suspense" comparable à ceux des films américains de Hitchcock. En Belgique, pour le moment, et il siod de le reconnaître, nous ommes sinon privilégiés, tout au moins favorisés. Lombaertzyde, Ieppem, Dinant, Sugny, voilà les noms de quelques localités, qui, par une association d'idées permettent une frissonnante supposition: celle de se trouver au café, au cinéma, en train ou en autobus, assis auprès d'un des assassins. Car ils restent aussi introuvables qu'une aiguille dans une meule de foin...

Et puis, autre exemple. Vous représenteriez-vous une paroisse où ne se commettrait aucun péché? M'est avis que le curé désservant trouverait la vie bien monotone s'il n'avait jamais affaire qu'à de saintes femmes ou un saint homme. J'emploie ici, à dessein, le singulier, l'expression "de saints hommes" étant inusitée. On parle couramment des hommes sains, ce qui implique toujours l'idée de santé corporelle. Toutefois, malgré la maxime:"Mens sana in corpore sano ", il peut en être autrement en ce qui concerne la santé spirituelle.

Je cesse mes bavardages et coupe court à mes réflexions de peur que le lecteur ne mette en doute la valeur du terme "Sain" appliqué à l'auteur de ces lignes.

Lucien RUELLE.

Bilan : La parole est à notre trésorier.

"Je vous prie de bien vouloir trouver ci-dessous le relevé de la situation financière de l'Ami Fidèle, fin 1958":

Avoir au 1er janvier 1957	996,-
Reçu pour abonnements	1.560,-
	2.556,-
Frais divers	1.651,-
Reste en Caisse	905,-

Départ

Jean Ruelle nous a confié que son voyage au Congo avait un triple but: être missionnaire, achever ses études et découvrir le Congo pour l'Ami Fidèle afin de remplacer les cousins muets qui s'y accumulent.

Nous lui souhaitons bon succès dans les deux premières tâches et nous réjouissons pour l'Ami Fidèle de l'enrichissement qu'il recevra grâce aux trois.

En-tête.

Nous remercions bien vivement tous les collaborateurs empressés qui ont généreusement mis leur talent à la disposition du journal concernant la nouvelle en-tête de celui-ci.

En voici la liste détaillée établie par ordre chronologique et alphabétique: Michel THEYSKENS.

Notre collaborateur séjournant actuellement au Ghana pour affaires, l'en-tête ne paraîtra que dans deux mois. Nous remercions le Rédacteur en Chef, toujours prêt à nous dépanner, qui nous a fourni ce dessin provisoire.

En ce qui concerne le concours de thème (voir A.F. décembre 58) les réponses affluent, le jury est hésitant, tâtonne, relit, reclasse, pense à des ex-aequo, supputo les possibilités de loger plusieurs lauréats; il serait même question de racheter un motel... Pensez donc! les réponses s'établissent au chiffre suivant: autant de réponses que pour le concours d'en-tête moins 1 !

Aux armes, citoyens !
Taillez donc vos crayons!
.....
.....

Grattons, frattons, grattons!

Abonnements.

Nous rappelons discrètement mais fermement à tous les lecteurs désireux, pour quelques uns, de relire leur propre prose, pour la plupart, de lire celle des autres au cours de l'année 1959, que le montant de l'abonnement est de 40 Frs (C.C.P. 221698 de G.Grolaux, Dion-le-Mont).

Nous espérons que vos versements nous parviendront spontanément et rapidement. Votre célérité à répondre à notre appel nous permettra de croire à l'intérêt réel que vous manifestez pour l'Ami Fidèle. Ce sera un petit encouragement dont nous vous remercions d'avance.

LA REDACTION.

P.S. Un incident technique de dernière minute nous a empêchés de reproduire le dessin du Rédacteur en Chef. Afin de ne pas retarder davantage la parution de ce numéro, nous avons repris, pour une partie, les derniers modèles restant de l'ancien dessin. D'autre part, une dizaine de lecteurs trouveront un "blanc" dont nous nous excusons, mais qui leur permettra de s'exercer pour le prochain concours d'en-tête.

L'AMI FIDELE

Rillaer, le 20 janvier 59.

Chers Bernadette et Jean,

C'est bien d'avoir envoyé un petit mot à l'Ami Fidèle en deux langues. Il est toujours utile, même nécessaire de connaître les deux langues. Ainsi les tout jeunes donnent le bon exemple aux grands, aux vieux, aux très instruits, aux paresseux.

C'est pourquoi le plus vieux, pas le plus paresseux, reprend la plume en votre honneur et vous raconte un événement pas ordinaire qui lui est arrivé en l'an de grâce 1944 le 20 janvier à 10.15 h.

Aujourd'hui jour anniversaire. A l'horloge il est exactement 10.10 h. Tante Augusta en est témoin.

Je pourrais donner comme titre à cette lettre "Mon ange gardien était là." Vous le savez il est toujours là mais ce jour il manifesta sa présence d'une façon extraordinaire.

Voici: le 20 janvier je pris le train à Compiègne à 10 h. en direction de Soissons. Cette route traverse la forêt de Compiègne, magnifique et sauvage, d'une étendue de 14.500 Ha (longueur 13 Kms).

Je me plaçai dans le premier vagon, premier compartiment. En gare de Compiègne des ouvriers montèrent dans le wagon mais voyant un curé ils passèrent et s'installèrent dans les compartiments voisins. Je fus donc seul dans mon compartiment, côté gauche. Heureusement. Dix minutes après le départ le train s'engouffre dans la forêt. Des arbres, de la haute futaie à gauche, à droite. Paysage sombre et toujours pareil. Pourquoi à certain moment j'eus l'idée de me mettre dans le coin de droite? Je ne le savais et je n'avais aucun motif pour le faire. Mon ange gardien le savait.

Le train était lancé et tout à coup de fortes secousses et craquements. A haute voix je dis: "Ca y est, ... le train déraille... Que dira-t-on à Rillaer quand on apprendra que je suis mort ?" Vite une prière et un acte de contrition. Combien de secondes cela dura je ne le sais... . Puis un choc terrible. La locomotive se renverse et freine tout. Hurlements, cris des blessés et des mour ants. Dans mon coin j'étais coincé, enseveli sous les ferrailles et des boiseries, je ne vis rien. La première émotion passée, je me rappelle avoir dit: " je suis encore en vie. Merci." Puis je pleurai. Mais les autres ?? Je prononçai les paroles de l'absolution pour les malheureux qui mouraient. Pénible position dans mon coin; il ne restait que deux planches derrière le dos; sur la tête des planches, de la ferraille - impossibilité de bouger ni vers la gauche ni vers la droite - La main trouva une ouverture et je parvins à faire des signes. Quelqu' un vint la saisir pour m'encourager. Je sus plus tard que ce fut un allemand.

Les secours furent immédiatement mis en oeuvre par les rescapés des dernières voitures qui ne déraillèrent pas. Quatre voitures avaient déraillé les autres avaient ainsi fait une poussée formidable et avaient mis en miettes (en accordéon comme on dit) la première voiture. De celle-ci il ne restait que les deux planches qui m'avaient abrité.

Et l'autre coin? Rien, rien ne restait sur le chassis tordu. Si j'y étais resté j'aurais été une belle bouillie. Mon ange gardien l'avait prévu et m'avait chuchoté "Mon petit mets toi dans l'autre coin."

Environ vingt minutes après l'accident les équipes de secours de la gare la plus proche, médecins, ambulances de Compiègne étaient sur place... et moi dans mon coin.
On essaya en vain de soulever la ferraille. Il fallait essayer par en bas. Ce qui réussit après moult efforts. On me tira comme une anguille et on me coucha sur le talus... "Une piqure monsieur l'Abbé ?" - "Allez au plus pressé, docteur." -"C'est déjà fait." -"Y a-t-il des morts, des mourants? " -"Oui - un mourant." -"Aidez-moi docteur pour aller le voir." -"Essayons". Et cela me permit d'aider à mourir un grand blessé. Une demi-heure après j'étais au chaud à l'hopital - soigné pour quelques éraflures à la tête. - la nuque était plus mal en point. Pendant quinze jours j'eus l'occasion de méditer sur la fragilité de la vie humaine et sur l'efficacité de la présence de notre Ange Gardien. Je recommandai à Dieu les dix morts du wagon. Une vingtaine de blessés des autres wagons purent rentrer chez eux après quelques jours d'hopital.

Voilà, chers Bernadette et Jean, ce que je voulais vous confier. Dans cinquante ans vous raconterez à vos neveux et nièces qu'un grand oncle eut la chance de courrir les risques d'un déraillement ce qui est très intéressant, si ça réussit.

Votre Oncle Albéric.

N.d.l.r. C'est avec plaisir que nos anciens lecteurs auront retrouvé la plume alerte de celui qui fut "Lammekezoot" durant les quinze premières années de notre journal.

L'idée d'un séjour "dans une famille de bonne famille ...et nombreuse" a séduit une "jeune" de l'autre génération.
Son thème:

LE BEAU CHANT SACRE.

Le Père missionnaire enterrait un chrétien à Leshoburu lors de son passage à cette station. A cette occasion tous les amis du défunt, entr'autres païens et protestants, se rendent "chez les Romains".
Les rites se déroulent comme d'habitude et le Père chante seul le Libera, de sa belle voix. Arrivé au bout voilà qu'éclatent les applaudissements et les "encore".
Il attend cependant une autre occasion pour recommencer et pour la lui donner, personne n'est pressé, même au Basutoland.

Soeur Marie Camille.

Notre correspondante espère bien gagner le concours car voici ce qu'elle nous écrit: "Voici un petit article pour la compétition. Arriverai-je à temps? Aurai-je la chance de gagner le premier prix? "un séjour....." pensez-donc, une bonne aubaine comme celle-là n'est pas à dédaigner surtout que j'y ai pris goût il y a deux ans! Les bonnes choses ont toujours le goût de "Revenez-y"."

Je suis certaine que ses jeunes hôtes à l'esprit curieux seraient très contents de l'accueillir et d'entendre ses belles histoires du Basutoland!

Nous donnons ici la suite du récit de l'Abbé Ernest Lodewijckx sur son pélérinage à Lourdes 15-22 septembre 1958.

In de beste stemming zijn we dus "ingescheept" op onze Roze trein op maandag 15 September in Brussel-Zuid.

Even buiten Brussel bereiken we Halle (18.000 inw.) het gekende brabants Mariastadje, met zijn St Martinusbasiliek uit de 14de eeuw, één van de merkwaardigste gotieke kerken van ons land en waar de "zwarte lieve Vrouw" sedert 1267 wordt vereerd. Op Sinksen en de eerste Zondag van September gaat de historische stoet uit en om de vijf jaar wordt er het befaamde Mariaspel opgevoerd. Vele leden uit de familie hebben er ook wel, in den tijd, het grote pensionnaat van het H.Hart bezocht dat gedurende zoovele jaren bediend werd door de Eerwaarde Zusters van Hoogaarde.

De trein stoomt nu verder over Braine-le-Comte en Soignies (met zijn zeer oude romaanse kerk) naar Bergen (28.000 inw.). We zitten hier in de zwarte mijn- en nijverheidstreek, met het zwaar labour van de koolputters, gedurig bedreigd en al te dikwijls beproefd met hun gezin door de mijnrampen. Gezwind bolt ons zwaar voertuig verder, de bruggen over, de bossen langs, de rijke landerijen en weiden door, de schone hoeven voorbij, om even vóór 19 u. het internationaal grensstation Quevy, met zijn douane-controol, te bereiken. Van genoemde controol valt er weinig op te merken. Enkele franse rijkswachters en douaniers die door de gangen van de trein stappen, het hoofd even het compartiment binnensteken en met de rituëele vraag "Rien à déclarer" reeds verder zijn vóór ze het antwoord konden ontvangen. Typis voorbeeld van "Une pure formalite". Nauwelijks is die" mise en scène" afgelopen of iedereen mag afstappen om even op en af te wandelen in het station en nog d'een of d'ander kleine aankoop te doen in de kantien.

Een half uurtje is snel voorbij en nu vangt voor goed de grote rit aan. 't Duurt niet lang of de Geestelijke Leider, Z.E. Heer De Vos, pastoor-deken van Herzele, herrinnert er ons aan met gepaste woorden dat we op bedevaart zijn en er dus vurig dienst gebeden. Alzo komt het eerste van de drie rozenhoedjes van onze heenreis aan de beurt. Hij bidt vóór van uit zijn compartiment, duidt met commentaar de intentie aan voor ieder tientje, bereikt ieder der bedevaarders door de luidsprekers, en alzo bidt heel de trein, met één hart en één ziel, samen het schoonste Mariagebed dat besloten wordt met een Mariazang door iedereen met geestdrift meegezongen.

Een klinkende "Smakelijk" volgt dan onmmiddellijk voor het avondmaal dat door zijn primitieve wijze ons herinnert aan de reismalen van vóór een veertig jaar, onder de oorlog van '14-'18 en dat door zijn onbeholpenheid en onbehendigheid ook wel zijn bijzondere charme verkrijgt. Stilaan valt nu de duisternis in en na nog wat gepraat, wordt het gezamenlijk avondgebed hardop door iedereen meegebeden in de meeste godvruchtige en ingetogen stemming.

Van de weelderige en vruchtrijke landerijen van de "Nord" merken we nu weinig of niets meer op en ook niet van de verschillende steden waar we door of langs rijden. Stilaan en ongemerkt komt dan ook de eeuwige vaak van het menschdom tot zijn recht en bekruipt hij langzaam ieder van ons. "Slapen in een trein! " 't is bijna zooals men zegt in 't frans "Tenter le diable" of zooals ge verkiest "La quadrature du cercle." En toch... en toch... een Belg trekt voor niets achteruit... en beproeft het onmogelijke. Het duurt niet lang of ieder ligt in een epische en onverkwikkelijke strijd gewikkeld... strijd tegen de onverbiddelijke vijandelijke machten die ons het slapen trachten te beletten: harde bank - gerucht en gebrom, geklop en geknars van de treinwielen op de ijzere sporen, héén en wéér geschommel en geklots van het lichaam en in zonderheid van het hoofd, gebrek aan plaats om zicht uit te strekken. Ha, wat kan 'n mens zich toch klein, onmachtig en ongelukkig voelen! En dat duurt zo uren aan een stuk... "Wat uur is het?" - "Middernacht 35'' " -"Nog maar..."

en toch geeft het moed. "Toch reeds 3 uren geslapen... en zeker nog 4 - 5 uren te goed." En de strijd hernoemt, hoe langer, hoe hevigor. Opeens ziet ik - want hoewel ge slaapt, merkt ge toch alles op - zie ik onze twee jonge reisgenoten van Borchtloombeek het compartiment verlaten. De vijand is hun te machtig geworden " geen avance, dat gaat toch niet" Wij verzagen niet, houden moed... en slapen voort, uit overtuiging!
En ondertussen snellen we zooveel mooie steden voorbij, met hun monumenten, hun kerken en cathedralen, zonder van al dat schoon maar iets te genieten. Oh, onzalige en verfoeielijke nachtreizen!

Eerst Saint Quentin, groote textielstad van 50.000 inw. in de twee laatste wereloorlogen zwaar getoisterd, met haar hoofdkerk (1230) één van de vele mooie kerken van Frankrijk. De Somme herinnert ons aan de zo bloedige "Slag van de Somme" van de eerste wereldoorlog. Op de hoogvlakte van S. Quentin ontspringt ook de Schelde, zooals we in de lager school, bij de Broeders, te Hoogaarden reeds leerden. Tergnier en Chauny voorbij, bereiken wij Noyon. St Elegius was hier bisschop. Hier werd ook Calvin geboren, de stichter van het frans protestantisme. Noyon, door alle duivenliefhebbers gekend.

Verder Compiègne, één van de belangrijkste villegiatuurstreken van Frankrijk, met het befaamde "Woud van Compiègne" (14.500 Ha) waar de wapenstilstand in 1918, in de historische spoorwagen, werd getekend. De streek van Compiègne die Z.E. Heer Albéric Theyskens gedurende zo lange jaren doorreisde, als aalmoezenier van de belgische boeren naar Frankrijk uitgeweken.
Zo naderen we de hoofstad Parijs met zijn 3 millioen inw., langs het gekende woud van Chantilly, met het historisch kasteel van de Condé's (thans museum).

Eens Pierrefitte voorbij, draaien we rond de hoofstad, langs de "Ceinture rouge" met "Le Bourget" en zijn vermaard vliegveld links van ons.

En nu de grote rit Parys-Bordeaux (560Kms). In Valenton wordt ons stoommachine met een elektrisch vervangen om alzo de internationale spoorbaan weer te vervoegen. Vervolgens bereiken we, langs de Seine, Etampes (10.000 inw.) met zijn vele monumenten. Dan het woud van Orléans, het meest uitgestrekte van Frankrijk (40.309 Hect.) Orléans (70.000 inw.) op de Loire, met Jeanne d'Arc, het proces en de brandstapel... bittere weerwraak van de Engelsen die hier in 1429 door de Heilige werden verdreven. De stad werd erg gebombardeerd in 1940 door de duitsers en in 1944 door de Engelsen en Amerikanen. Al de grote stations die wij nu doorrijden ondergingen het zelfde lot om de duitse nederlaag te bespoedigen.

E. Lodewijckx.

(vervolgt)

Echos

Le 7 février aura lieu à Jodoigne le mariage d'Henri Ruelle, fils de notre actif collaborateur, avec Monique Delvaux.
L'Ami Fidèle est heureux de leur présenter ses sincères félicitations.

Changements d'adresse.

Albert Grolaux, Agronome,
Paysannat du Maniema,
KASONGO (Congo Belge)

Paul Grolaux, C/O Sabena, Léopoldville (Congo Belge)

Soeur Hélène du Sacré-Coeur (Augusta Grolaux)
Soeurs de la Providence, Rue Péconnet,
CINEY

Congo 1959.

On m'a demandé, et sans doute me le demandera-t-on encore maintes fois, ce que je pense des incidents survenus à Léopoldville les 4 et 5 janvier dernier. Tout d'abord, comme ceux qui m'interrogent à ce sujet, j'ai été surpris par la violence de l'explosion qui a secoué et ensanglanté la cité indigène jouxtant la capitale du Congo. J'ai quitté celle-ci depuis bientôt 7 ans après y avoir résidé plus de deux ans, au terme d'une carrière qui m'amena en Afrique dès juin 1922. C'est-à-dire à une époque où bon nombre de lecteurs de l'Ami Fidèle n'avaient pas encore fait leur première communion, ou fini de s'accrocher au sein maternel ou même ouvert les yeux sur ce bas-monde.

Compétent pour répondre à toutes les questions qui me sont parfois posées ?? Certes, non. Je ne suis ni omniscient, ni prophète. Mais ayant toujours vécu au contact du Noir, quels que fussent sa profession, son état physique, sa religion, son sens artistique ou son intelligence, je crois pouvoir avancer qu'il ne nous aime pas et qu'il ne nous aimera jamais. Même si nous continuons à lui jeter à la tête, sans qu'il le demande, les bienfaits de notre civilisation.

Le Noir ne fait rien sans but: il lui paraît absurde et incompréhensible qu'on lui fasse du bien par pur dévouement, par pure charité. Pas plus qu'il ne comprenait pourquoi ma femme et moi, au temps où nous logions dans les gîtes d'étape des villages, nous faisions une promenade vers le soir lorsque la chaleur du jour était tombée, sans but...

Autre chose. A quel docteur ou agent sanitaire ayant pratiqué en brousse il y a au moins 15 ou 20 ans n'est-il jamais arrivé de s'entendre demander un "matabiche" (cadeau) par un malade soigné gratuitement et peut-être sauvé d'une mort certaine. Oseriez-vous, vous homme Blanc, demander à votre médecin de vous offrir une boite de cigares au lieu d'une note d'honoraires? Vous risqueriez l'internement dans une maison de repos pour un motif tel que: travail du chapeau, araignée dans le plafond, ondulation de la toiture, aberration mentale, etc...

Le Noir, lui raisonne autrement. En fait, se dit-il, si je n'étais pas malade (moi et mes congénères) la présence du docteur ne se justifierait pas; s'il me soigne c'est parce qu'il y trouve son intérêt: une belle maison, une belle voiture, une armoire bien garnie de victuailles et de boissons variées. C'est moi qui suis indispensable: cela se paye. D'autant plus que, sitôt guéri, je dois me remettre à travailler: pour le chef du village, pour Bula Matari (l'Etat), pour mon "Bwana" (patron), ou pour "mon Père".

Voilà un raisonnement aussi spécieux que paradoxal, pourriez-vous dire. Simpliste aussi parce qu'il émane de gens simples qui n'entendent rien à l'abstrait. Ainsi ces indigènes des environs de Kabwé où vécut et mourut Soeur Louise de Jésus. Au début de l'installation des Carmélites, ils croyaient que ces saintes filles, pour quelque méfait commis ailleurs étaient mises "au bloc". (en prison).

Et leur mentalité n'a pas tellement évolué...

Il arrive que, dans un ciel apparemment serein mais tout chargé d'invisibles effluves électriques éclate un coup de tonnerre annonciateur de l'orage. Ainsi peut-on évoquer la journée du 4 janvier 1959 à Léopoldville. Quelques dizaines de morts, quelques centaines de blessés, des incendies, des dégats, des vols, du pillage, des pertes se chiffrant par plusieurs centaines de millions sans compter celles qui suivirent (voyez Bourse). Telle fut la résultante d'une politique d'atermoiements et d'hésitations suivie par les dirigeants congolais et par un Parlement où les représentants des partis jaune, bleu ou rouge se préoccupent beaucoup plus de la suppression d'une halte sur le réseau S.N.C.B., de la reconnaissance de syndicats fantomes, de l'interdiction pour une commune de publier des avis dans les deux langues nationales ou du pourcentage maximum de son admis dans la farine que du sort de 13.000.000 de Congolais, de 80.000 Belges vivant sous l'Equateur et des milliards investis dans une foule d'entreprises commerciales, agricoles et industrielles.

Cependant il était à prévoir, vue le développement de l'instruction parmi les masses, ouï la campagne d'excitation contre les colonialistes déversée à jet continu par les radios arabes et communistes, que nos territoires d'Outre-Mer n'échapperaient pas à la contagion d'un na-

tionalisme forcené et aveugle, qui fait s'écrouler les uns après les autres tous les empires coloniaux les mieux construits et les plus solides.

Ce n'est pas sans grandes conséquences que l'on fait parcourir en 3/4 de siècle à un peuple noir toutes les étapes de civilisation qui le séparent du tam-tam à la radio, de la vitesse du coureur à pied à celle de l'avion à réaction, de la mèche trempant dans l'huile au tube de néon, de la lance et de la flèche à la bombe H. et la fusée intercontinentale, du seul langage parlé à la lecture des livres.

Il est loin le temps où les anciens d'un village accroupis en demi-cercle et rassemblés en vue de procéder à une enquête sur leurs origines ou leur constitution tribale me considéraient comme un sorcier parce que je traduisais en langage parlé toutes sortes de signes cabalistiques se détachant en noir sur fond blanc: c.a.d. un simple écrit; où l'arrivée de la première auto (Ford modèle T) dans le chef-lieu du territoire que j'administrais à l'époque (1924) suscitait l'effroi et l'ébahissement des natifs au point qu'ils se couchaient sur le sol pour tâcher d'apercevoir les pattes au moyen desquelles la machine courrait à cette terrifiante vitesse de 40 Kms/heure.

Excusez-moi si je me suis encore replongé dans mes souvenirs: ils sont bien plus agréables que la réalité actuelle.

Parmi toutes les photos prises au cours des tragiques événements de Léopoldville et qui ont paru dans la presse, il en est une qui m'a tout particulièrement frappée: celle où l'on voit une chasuble suspendue à une perche ou une croix dans l'enceinte d'une Mission catholique saccagée et incendiée. Même les "fellaghas" algériens, malgré les atrocités que leur impute le gouvernement français pour justifier celles dont sa police et son armée se sont rendu coupables ne commettent pas semblables méfaits. Faut-il donc que la haine du Blanc, de tout ce qu'il a conçu et réalisé soit ancrée dans l'ame du nègre, du "noir nèke" comme dirait Tchantchès, pour que des hordes de jeunes gaillards souvent éduqués et instruits par les missionnaires s'en soient pris à des écoles, des dispensaires, des foyers sociaux, des bibliothèques, des édifices religieux en plus des stations d'essence, des autos, des autobus, des magasins, des signaux de circulation et jusqu'aux platras recouvrant les murs.

J'ai eu beau chercher sur leurs figures les stigmates de la dénutrition et de la sous-alimentation tels qu'ils s'aperçoivent sur les foules misérables de l'Inde, de l'Egypte ou du Brésil. Ce n'est ni la faim, ni la misère qui ont poussé ces bandes hurlantes, déchaînées, devenues sauvages à affronter les coups de matraques, les grenades lacrymogènes et enfin les balles de fusils ou de mitraillettes, c'est l'antagonisme de 2 races. Et Dieu seul sait jusqu'où cela peut mener?

Le principal responsable, celui qui a ameuté la foule et puis s'est caché durant 3 jours se nomme Joseph Kasavubu, bourgmestre de la commune de Dendale et à qui la haute dignité revêtue par son petit copain l'abbé Fulbert Yulu, président de la République du Congo, chef-lieu Brazzaville, sur l'autre rive du fleuve, en face de Léopoldville, donnait sans doute des rêves de grandeur.

Le voilà en prison. jusques à quand?

Et puis, il a de l'espoir. Le Docteur N'Krumah au Ghana, Nehru aux Indes, Bourguiba en Tunisie, et d'autres, ont connu la paille humide des cachots avant de se voir porter au faîte des honneurs, dans leur pays. A tout prendre je ne serais pas étonné si, quelque jour lointain, le Roi notre Sire et obstinément célibataire, présidait un dîner de gala dans la capitale congolaise avec, à sa droite, Madame Joseph Kasavubu...

Laissons là cette perspective aussi aléatoire que futuriste et disons quelques mots des moyens de remédier à la situation actuelle ou du moins de l'empêcher de se détériorer davantage. Bien malin celui qui pourrait en préconiser avec assurance formelle de réussite.

Mais, de toute façon, nous ne pouvons plus nous permettre d'imposer nos lois et réglements aux congolais sans demander leur avis et obtenir leur collaboration, nous devrons faire taire les plus excités comme le sont certains gros colons et pseudo-intellectuels noirs, rapporter à la prudence certains chefs syndicalistes et politiciens qui se figurent que l'on peut impunément transplanter au Congo la lutte des classes et les querelles partisanes et surtout maintenir l'ordre dans un immense pays que la petite Belgique s'est engagée à faire accéder à la civilisation.

L' A M I F I D E L E

22° année N° 3.
mars 1959.

COURRIER FAMILIAL MENSUEL/ Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo-Kessel
Secrétaire: H. Theyskens, Vertrijk - Trésorier: G. Grolaux, c.c.p.2216

Anne des Fleppes

A l'Ami Fidèle.

Puisque notre cher "Lammekezoet" a bien voulu puiser dans ses souvenirs d'antan et nous raconter une histoire merveilleuse et vraie, et tout à l'honneur de "son bon ange gardien", l'ancienne "Anne des Fleppes" est allée repêcher, elle aussi, dans ses souvenirs de jadis ,- souvenirs qui restent bien gravés dans sa mémoire, qui le resteront j'espère jusqu'à la fin de ses jours, qui ont fait toucher du doigt également la présence de son "bon ange gardien" voici deux faits authentiques:

1° - C'était pendant la guerre 14-18. J'habitais alors chez notre oncle Charles à Waremme.

J'avais été à même de recevoir clandestinement et de pouvoir faire partir des lettres de nos soldats pour le front. - Cela marchait fort bien. - Les lettres arrivaient et parvenaient à destination. Chaque fois que j'allais à Hougaerde j'en rapportais pour les faire parvenir. Au début, je les cachais soigneusement, mais... on s'habitue à tout... même au danger... Mais cette petite affaire clandestine se racontait à l'oreille d'abord, se colportait ensuite, entre bons belges et bons patriotes.

Un jour, on m'en apportait tellement, et, jusqu'à la dernière minute, que je n'eus pas le temps de fabriquer une cachette assez grande, et je risquais de manquer le train. - "Bon, pour cette fois, me dis-je, il ne m'est rien arrivé jusqu'à présent... allons-y". A Tirlemont j'eus juste le temps de prendre ma correspondance pour Waremme. Le train était bondé. Je parvins à trouver une seule place libre avec mes quatre paquets.

On passe Landen, à Rosoux, ou Corswarem, deux Mrs. montent dans le 1er compartiment du wagon (de ce temps, il n'y avait pas encore de couloirs dans les trains, mais les compartiments étaient séparés, à mi-hauteur, par des cloisons de bois.) Un Mr., en face de moi, me dit tout bas: "Oh là là, c'est la police secrète, pour la visite; la semaine dernière, unmonsieur avait une "Libre Belgique", il a été pris, a eu une bonne amende et est encore en prison". Je ne répondis rien, mais je me disais intérieurement que mes lettres étaient bien autrement compromettantes puisqu'elles étaient destinées pour le "front", mais comment et où les cacher sans que les voisins n'en voient rien - parmi eux, ne se trouvait-il pas, peut-être aussi, un pro-allemand? La boite dans laquelle se trouvait une blouse en soie rose et toutes les lettres pêle-mêle, était sur la banquette derrière mon dos mais elle me dépassait bien d'au moins 20 cms., j'occupais le coin et ne pouvais la glisser plus loin. Rien à faire,... sinon invoquer mon bon ange, ce que je fis en lui disant et redisant: "mon bon ange, cachez ma boite s.v.p." et je le répétais sans arrêt. Pendant ce temps les policiers visitaient tout et passaient d'un compartiment à l'autre en enjambant les cloisons.

Notre tour arriva... tous les colis y passaient... il vinrent au miens... "Ouvrez cela..." j'ouvre... "Oh eine ziege" (une petite chèvre) "Oui, ne lui faites pas de mal, s.v.p." Rapidement ils passent la main au dessus, en dessous, en tous sens pour bien s'assurer qu'il

n'y eut rien d'autre de caché. "Mon bon ange, cachez ma boite s.v.p." - "et cette boite là?" Mais déjà il a déchiré le papier et passe ses gros doigts. "Ce sont des petites plantes, Monsieur" " Oui, voyons" et il enfonce la main jusqu'au dessous des racines: "attention, elles sont fragiles!" (C'était des plantes de tabac aussi prohibées que papa envoyait à mon oncle Charles) - Bon - "Et cette valise?" Elle est aussi à moi, - "Ouvrez" ... Mon bon ange, mon bon ange, cachez l'autre. Et il regarde tout le contenu de la valise... Oui, mon bon ange étendit ses ailes sur la boite qui me dépassait si bien... Ils ne la virent pas, pourtant notre compartiment était le dernier du wagon, ils durent attendre l'arrêt du train pour passer dans le wagon suivant, ils restèrent debout devant la portière, le dos tourné vers le dehors, de là ils pouvaient encore toujours voir le bout dépassant de ma boite, mais mon bon ange continuait à veiller sur mes lettres. Le train stoppe enfin! Ils descendirent, c'était Maremme! J'attendis jusqu'à la dernière pour descendre à mon tour, avec mes quatre paquets. Déjà ils avaient disparu dans le wagon d'à côté.

Je fus vite à la maison, car notre oncle habitait encore tout près de la gare (entre le notaire et le pharmacien Boden).

Mon oncle et ma tante étaient là: "Qu'avez-vous? me demande mon oncle, vous êtes toute pâle!" "Ah, cette fois, je l'ai échappé belle j'avais une quantité de lettres, on a eu la visite, mais mon bon ange a caché cette boite là". "Et bien, oui, vous pouvez remercier votre bon ange, car ce n'est pas drôle de tomber entre leurs mains, surtout pour une jeune fille, je vous dis que vous êtes beaucoup trop imprudente, vous finirez par la prison!"

2° fait: A Paris, en 1925, jeune religieuse, je passais les nuits chez une malade de la rue François Ier, ce qui m'obligeait à revenir tous les matins par les Champs Elysées et l'avenue Gabrielle. Invariablement, je prenais le tournant le plus court... par le trottoir de gauche.

Un jour l'idée me vint: "Pourquoi toujours le trottoir de gauche et pas celui de droite? Changeons un peu cette coutume"... Sitôt pensé, sitôt exécuté,... Arrivée au tournant du bout de l'avenue, à ce moment précis, un gros camion fonce sur le trottoir de gauche, défonce une grande vitrine de la maison du coin, renverse une charette pleine de bouteilles de lait. Et bien, me dis-je, quelque peu effrayée du grand fracas que cela occasionna, si j'avais pris mon chemin habituel j'aurais probablement été en bouillie. Je rentrais au couvent en remerciant le Bon Dieu de m'avoir donné un bon ange gardien et celui-ci de m'avoir si bien gardée!

Conclusion: Prions de temps à autre notre fidèle compagnon de route et remercions-le pour toutes les fois qu'il nous a préservés des dangers réels, souvent même inconnus de nous-mêmes.

Anne des Fleppes.
(Soeur Marie-Edouard)

La gloire s'attache déjà au nom de Lucien Ruelle : même sans signature, son article de février avait été reconnu par de nombreux lecteurs. Notre collaborateur le supposait sans doute, mais il est si agréable de se l'entendre dire par d'autres!

Congo 1959 (suite)

Certains lecteurs ont pu s'étonner de voir le précédent article sous le même titre, paraître sans signature. Ils peuvent supposer qu'il s'agit d'un oubli, ou d'un manque de place, ou d'une crampe manuelle de la dactylo, ou de l'urgence à terminer l'impression et l'expédition de l'Ami Fidèle avant la fin du mois. Ce n'est donc ni un éditio-

rial reflétant les vus de la direction-rédaction en chef, ni une hésitation du soussigné à publier des considérations personnelles parfois un peu acidulées, qui sont en cause de l'anonymat signalé ci-dessus.

Et si je continue sur le même thème, c'est parce que, au Congo, cela continue. De ci, de celà, une réaction brutale et anti-européenne de la foule, la relation de faits par un vrai témoin, un attentat contre un bureau officiel, contre un foyer social ou une chappelle, contre la personne ou les biens d'un Blanc nous rappellent que notre colonie (excusé ce mot hors d'usage) a cessé d'être le havre de paix et de prospère tranquillité qu'elle constituait encore en 1958.

Bien sûr, ce ne sont plus les grandes émeutes de Léopoldville dont le gouverne ent a voulu assez maladroitement minimiser l'importance aussi bien que la violence. Encore qu'il ne faille pas, pour connaître quelques vérités, interviewer à la radio l'une de ces malheureuses femmes blanches qu'une administration imbécile avait laissé pénétrer dans la cité indigène le lundi 5 janvier au matin... ni publier les photos de couteuses et récentes machines détruites par le feu ou à coup de barres de fer par des travailleurs indigènes, ni trop s'appesantir sur les causes de la fureur anti-missions catholiques alors que les missions protestantes américaines et anglaises sont épargnées.

Ce sont là sujets dont les vieux coloniaux peuvent s'entretenir en buvant un "wisky and soda" ou bien de l'eau de Vichy (rapport au foie) parce que du moins en ce domaine ils ont une certaine compétence. Entendons nous bien: cette compétence se compare à celle des juges et avocats, gens hautement honorables par définition mais qui, ayant trop souvent affaire à la canaille, accusent, défendent, excusent, condamnent ou acquittent sans que le public comprenne pourquoi. Au demeurant cela vaut infiniment mieux: il serait vain, sinon nuisible de tout expliquer.

Pour terminer mon article précédent, j'émettais quelques suggestions aussi prudentes que concises me paraissant aptes à redresser dans une certaine mesure la situation actuelle. Il paraît cependant qu'on a trouvé beaucoup mieux: l'instauration du suffrage universel. Evidemment tout qui a vécu au Congo, fut-ce en simple touriste ne peut s'empêcher de rire de bon coeur à l'idée de constituer en électeur ou électrice conscient(e) et organisé(e) les divers échantillons de faune humaine qui peuplent les villages de l'intérieur du pays. Je n'irai pas jusqu'à emprunter au vocabulaire imagé du directeur d'une entreprise congolaise l'expression "niama vulgaris" dont il se servait pour désigner ses travailleurs. (niama= animal; vulgaris: inutile de traduire.)

Mais je ne pourrais jamais m'empêcher de faire la comparaison entre le facies des sympathiques lecteurs de l'Ami Fidèle et le facies d'un nombre égal de Congolais. Non plus que de méditer sur le gout qu'avaient les hommes crocodiles de la région de Ponthierville pour certains viscères, crus ou cuits, extraits de leurs semblables...

Enfin, il parait que le démocratique bulletin de vote peut sauver le Congo, et nous avec. C'est la panacée universelle, le remède à toutes les difficultés d'ordre politique, voire économiques qui accablent le pauvre monde et le monde pauvre particulièrement. Nul n'ignore en effet que dans les pays intellectuellement ou matériellement sous-développés et dont les citoyens sinon les citoyennes jouissent du droit de vote, aucune dictature ne peut s'imposer: que ce soit en Chine, en Russie, en Egypte, en Espagne au Guatémala ou àCuba. Par contre l'ordre y règne moyennant quelques précautions très simples: de temps à autre une pendaison, une fusillade, un emprisonnement, une confiscation de biens, une expulsion.

Mais il y a mieux. La "revue Générale Belge" revue catholique, imprime sérieusement "il y a certes actuellement des noirs capables d'être ministres, plus peut-être qu'il ne s'en trouverait préparés à être Commissaires de District, juges ou agents des ponts et chaussées." J'avoue ne voir là-dedans aucune flatterie à l'égard des ministres en général et de M. Van Hemelrijck notre actuel ministre du Congo et du Ruanda Urundi en particulier mais rien ne vous empêche d'avoir une autre opinion.

De toute façon un Noir ministre aurait plus de poigne qu'un Blanc parce qu'il ne s'embarrasserait pas de vaines et futiles considérations pour imposer sa manière de voir. Il n'y a d'ailleurs rien de tel qu'un

Noir affublé d'une autorité quelconque pour faire "suer" un congénère. Je le sais par des expériences vécues et nous le voyons maintenant en Guinée avec Skou-Touré, au Ghana avec N'krumah et au Congo français avec notre voisin et ami l'abbé Fulbert Yulu. Celui-ci a tout simplement fourré au "bloc" le chef de l'opposition parlementaire. Cela après que quelques bagarres raciales entre Noirs, eussent fait une centaine de morts et plusieurs centaines de blessés... Aussi les correspondants de journaux belges de Léopoldville passèrent-ils le fleuve à leur tour pour visiter Brazzaville et interviewer son excellence le Premier Ministre Président Fulbert Yulu. Celui-ci leur fit répondre par un de ses adjoints que les bagarres en question étaient chose assez normales et que, pour le surplus, il ne tenait pas à ce qu'on vienne l'em... (censuré).

Oui, parfaitement, et sauf votre respect. La vérité a ses droits et Cambronne est immortel.

Bref, attendons de voir ce que nous réserve l'avenir, par exemple la condamnation ou l'acquittement de Joseph Kasavubu qu'un avocat parisien se charge de défendre devant la justice de Léopoldville. Ce qui, encore qu'il ait dû reconnaître son ignorance du code pénal congolais, lui est beaucoup plus facile que de défendre devant la justice de son pays des accusés algériens préalablement torturés, malgré leurs aveux, par des policiers.

Ne croyez pas que l'auteur de ces lignes broie du noir (au figuré évidemment) quand il évoque les événements actuels auxquels s'intéressent la moitié sinon les 9/10 des belges. Il se borne à en suivre le développement et à les commenter éventuellement sans pouvoir rien y changer ni lui-même changer de mentalité. Car, au fond, il aime les Noirs, mais à sa façon, qui est périmée: le paternalisme n'est plus de mise en Afrique.

Les enfant deviennent grands et même s'ils se conduisent encore et parfois comme des brutes, comme des sauvages, il ne sied plus de leur administrer simplement des raclées.

Il faudra bien qu'une autre génération blanche guide leurs pas encore vacillants sur le chemin de la civilisation pour qu'ils ne flanquent pas leurs éducateurs à la porte dès qu'ils sauront courir tout seuls.

"Le siècle marche et pose ses jalons..."

Pas seulement en Belgique.

LUCIEN RUELLE.

À ceux et à celles que cela peut intéresser.

Question de leur éviter toute surprise désagréable, pour ne pas dire un voyage inutile, je rappelle à ceux et à celles qui désirent venir me voir à Anvers, que le dimanche et le mercredi je suis généralement absent. Les autres jours, je parviens assez facilement à me rendre libre l'après-midi. Même ces jours-là, cependant, il se pourrait que, sauf annonce préalable d'une visite, je sois en ville, dans quelque clinique ou hopital, auprès de malades d'expression anglaise, etc. Le mieux donc est de me prévenir à temps. Inutile d'ajouter que je ne demande pas mieux que de revoir qui que ce soit de notre grande famille Theyskens, Van der Velpen, etc... etc... Si le portier n'est pas dans sa loge, qu'on n'hésite pas à sonner jusqu'à ce que lui ou quelqu'un d'autre arrive.

Jules THEYSKENS, s.j.

Chers Tous,

Le 2 février dernier, fête de la purification de la Sainte Vierge, Gaby Rihoul ou Soeur Marie Béatrix a fait ses voeux perpétuels à l'Abbaye de Soleilmont.

C'est dans l'épanouissement de sa personne toujours gaie et riante, qu'elle a contracté cette union sublime à Dieu.

Voilà notre grande soeur qui fut le bras droit de maman pendant les années les plus durs, devenue soeur trappistine. C'est une vie de prière, d'abnégation, de pauvreté sans doute, mais Gaby y vit comme un

gai luron, priant, chantant, aimant.

La ferme et ses vaches d'un côté, aquarelles, gouaches, pinceaux de l'autre côté, Sœur Marie Beatrix reste toujours notre grande sœur. Contrairement à ce que la jeunesse actuelle pense d'une jeune religieuse, timide, silencieuse, recueillie, ne s'éveillant que pour faire des sermons qui ne sont plus d'actualité, Gaby raconte, raconte des sujets les plus divers depuis ses troubles internes jusqu'au moindre fait passé à la ferme. L'heure des offices en est presque oubliée.

Le chemin vers Gilly est toujours très praticable, nous y arrivons chaque fois dans les bras grands ouverts de la Révérende Mère Abbesse et de la Communauté. Avis à ceux et à celles qui recherchent quelques moments loin de toutes contraintes mondaines.

Anne-Marie rentre du Congo ce 25 février avec son mari et ses 5 enfants. La bienvenue aux coloniaux.

Edouard est occupé pour une société et partira en mars au Congo (société forminière).
Félicitations et bon courage au nouveau colonial.

Louis, Pierre, Agnès, Monique, quatre célibataires se recommandent aux ferventes prières des braves tantes religieuses en attendant l'âme sœur.

A Soumagne tout va bien.

Suzanne Nihoul.(autrefois)
Madame ...

Nouvelles du Congo suivant lettre reçue de Suzanne Grolaux.

C'est encore d'un autre endroit que nous vous écrivons! Et oui, à peine installés à Kasongo il nous a fallu partir pour la station d'essai de Kisamba pour ainsi laisser place à une fin de carrière en mauvaise santé ou plutôt celui-ci devant être continuellement à proximité des médecins.

Kasongo est un poste important et deviendra en 1961 un district. Nous bénéficions là-bas de l'eau courante, électricité, un bassin de natation pour les gamins. A part pour ces trois choses, je ne regrette guère Kasongo. Question travail, Albert est bien ici. Il n'a plus de brousse à faire, gros avantage, le personnel meilleur, autre gros avantage car jusqu'à présent on a eu pas mal d'ennuis à ce sujet là.

Nous habitons une maison convenable, bien située et sur un plateau bien dégagé, une belle parcelle avec pelouses, chemins et routes sans passage, idéal pour les gosses. L'endroit est très tranquille car le village est loin d'ici, donc pas de passages de Noirs ce que j'apprécie énormément. On fait ici à Kasamba de l'élevage: 600 têtes de bétail, des ânes, des poules. Il y a des étangs. Albert s'occupe de l'expérimentation de variétés de coton, maïs, riz, etc.

Nous sommes donc arrivés à Kasongo le dimanche suivant l'envoi de ~~notre première lettre~~: 500 kms par Kindu où nous avons repris la Volks qui venait d'arriver par le train de Lobito. La seconde étape donc se fit, Albert en Volks avec les gamins et moi en camionnette dans un "Jotopoto" je ne vous dis que ça! "Jotopoto" veut dire boue car il avait plus beaucoup la voille. Nous nous installons donc pour le "terme" comme convenu et... quinze jours après: télégramme mutation pour la raison donnée plus haut.

Le chef d'Albert, le territoire et la Cotonco regrettaient beaucoup son départ car Albert convenait énormément. Son chef a fait tout pour le garder: télégrammes, lettres, rien à faire.

Nous partîmes donc de Kasongo pour Kisamba, 50 Kms, où nous nous plaisons bien, mais où nous ne nous faisons plus trop d'illusions d'y rester longtemps bien que, paraît-il, c'est pour le "terme"!

Nos petits bonshommes sont formidables pour la façon dont ils s'adaptent partout où l'on va. Ce sont de vrais congolais. Si j'ai le malheur de toucher à une malle à présent, petit Pierre me demande

avec son plus beau sourire: "où va-t-on aller, Mamy? ". Il semble terriblement déçu si je lui réponds que je mets seulement de l'ordre dans les malles. Mon coeur de mère ne va pas encore à déménager pour le bon plaisir de son fils!!...

Suzanne Grolaux.

Les "Suzanne" s'y mettent! Serait-ce résolutions de carême? C'est un bon départ, mais ce qui nous intéresse c'est que cela dure le reste de l'année! D'ailleurs la portification n'est-elle pas un peu... légère pour arriver à Pâques?
Pourquoi l'Ami Fidèle prochain ne serait-il pas celui des "Thérèse" ?

Prenez en de la graine...

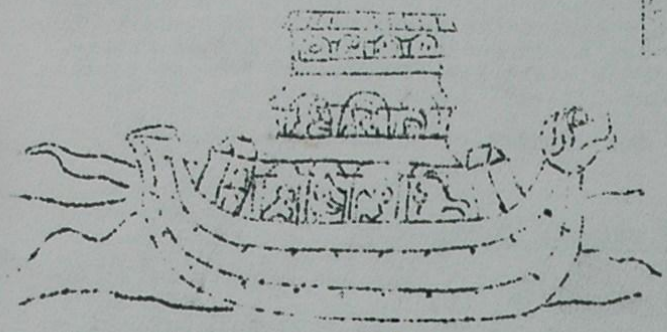
Jean Goidts (9 ans) s'inquiète depuis un long moment pour savoir s'il ne serait pas temps qu'il reprenne la plume pour l'Ami Fidèle.

ICI

les fabricants d'ENTETES

pourront essayer leurs dessins.
que
Nous espérons ceux-ci ne resteront pas à l'état de projets, et qu'ils nous inonderont, comme les quatrains "Cadum" à Radio Luxembourg, dans les tout prochains jours.

Nos craintes sont vives... Le bâteau de Jean Ruelle ne serait-il pas encore arrivé à Léopoldville?: l'article qu'il nous avait promis d'écrire avant débarquer ne nous est pas encore parvenu.
de



L'AMI FIDÈLE

22° année N° 4
Avril 1959

COURRIER FAMILIAL MENSUEL: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo.
Secrétaire: H. Theyskens, Vertrijk - Trésorier: G. Grolaux, C.C.P.221698

Toutes les familles de la terre seront bénies en toi. (Genèse 12,3)

Mon cher Bruno,

Lorsque la charmante secrétaire de rédaction de l'Ami Fidèle périodique" est venue m'annoncer que tu avais envoyé un "titre" à notre journal de famille, j'ai ressenti une grande joie. Les jeunes prennent la relève. Celui ou celle-là qui a eu l'idée de cette "Arche" et toi qui l'as dessinée méritent des félicitations... L'idée était belle, c'est le moment de relire le chapitre 8 de la Genèse. Je suppose que tu possèdes une Bible, vieille de préférence, reliée en beau cuir, avec ces caractères très lisibles, comme ceux de ces vénérables Bibles du XVI°, qui ont échappé aux excès de la Contre-réforme.

Est-il symbole familial plus juste, que cette Arche? Tous les braves gens de l'époque y sont entrés, même l'ancêtre, dit-on, de cette "faune humaine" qui peuple encore de nos jours certains territoires d'Afrique centrale. Moi, qui avais lu chez André Maurois que le whisky rendait la langue nette et l'esprit clair! Voilà donc le fils de ce monsieur mon cousin (à la mode des rois d'Angleterre) parti en mission comme directeur de ménagerie! La Biologie décidément mène à tout. J'espère que ce brave père missionnaire verra en cette faune des êtres humains et qu'il leur apportera l'Evangile.

Il y a de tout dans ces premiers chapitres de la Bible. C'est la première fois que Dieu y parle d'alliance avec des gens de notre faune. Et une famille est souvent aussi sauvée par Dieu, comme Noé, des innombrables eaux ennemies qui essaientde la submerger.

Un de mes derniers sermons portaient précisément sur les différentes composantes de la famille et j'en faisais l'application à la grande famille de l'Eglise où la vocation des prêtres, des moniales et des laïcs est si particulière et voulue par Dieu. Car les laïcs aussi étaient au rendez-vous de l'arche. Et je disais à mes paroissiens (je les appelle depuis quelques temps: mes frères, cela me paraît plu juste) je leur disais: nous les prêtres, nous sommes dans l'Eglise les fonctionnaires et les laïcs sont nos administrés, comme qui dirait des contrôleurs des contributions et les contribuables. Ceux-ci ont besoin de ceux-là, mais ceux-là sans ceux-ci n'auraient aucune raison d'être. Je leur disais donc que la famille est chose bien respectable et pas assez respectée. Et que lorsqu'on a le bonheur d'appartenir à un de ces belles familles- comme celle dont tu fais partie- il faut en être fier et relire tout de même de temps en temps la parabole du pharisien et du publicain, qui se trouve plus loin dans la Bible.

Tu excuseras ce style un peu décousu et un tantinet moralisateur, c'est un résidu de ma formation théologique qui date de quelques décades déjà.

Je te félicite encore et te souhaite de beaux succès dans tes études. Fais honneur à ces ancêtres de la grande famille humaine (faune et autres) qui s'appelaient Noé, et Abraham "en qui toutes les familles de la terre sont bénies". Amen.

Ton arrière-grand-oncle-dévoué.

Sainte Fête de Pâques.

Nous souhaitons à tous nos lecteurs et à tous les membres de la famille une bonne et sainte fête de Pâques.
Que le monde s'agite et se démène autant qu'il veut pour trouver - tout en ne trouvant pas- une solution à tous les problèmes mondiaux, notre problème de chrétien est résolu. Il est résolu par notre foi dans le Christ Rédempteur, le Christ vivant, le Christ triomphant! Tout comme les spoutniks et les Explorers pâlissent en face de l'oeuvre de Dieu, notre merveilleuse planète et les milliards d'étoiles que contient l'univers, ainsi le paradis terrestre promis par la technique moderne n'est rien à côté de la vie d'amour prêchée par le Christ et s'épanouissant dans la Vie Eternelle.
Vivons donc la vie du Christ, et notre joie pascale sera réelle et profonde.

Le Rédacteur en Chef.

Petites nouvelles diverses.

- Henri Godin a promis un article pour l'Ami Fidèle. Il n'a pas révélé le sujet de son article mais tout porte à croire que ce sera quelque chose de sérieux cette fois-ci!
- Charlotte a eu une bonne surprise en revenant le 15 mars de Verviers; Son mouton lui avait donné 2 jeunes. Un des agneaux était quelque peu difforme, avait les pattes de devant plus longues que celles de derrière. Malheureusement ce petit mouton là est mort le lendemain, sinon cela aurait été un phénomène peu ordinaire, un mouton avec une conformation comme une girafe!... cela aurait été une attraction spéciale à aller admirer à Dion.
- Gustave Antoine a eu de la veine au bridge. Il a reçu en propres mains un solo-schlem. Pour ceux qui ne connaissent pas le bridge, il est à noter que c'est une chose mille fois plus rare qu'au Whist. On lui a dit que sa femme avait truqué les cartes!
- Jean-Marie Pironet s'apprête et s'exerce à tenir bientôt une causerie à la radio sur l'oeuvre du Patro. Ecoutez-le le vendredi 10 avril à 16.15h.
- Le petit singe d'Emile Lodewijckx s'est promené jusqu'à la rue Ernest Oury. La grande petite Clémence en donnera de plus amples explications!
- Le mois prochain je dirai comment s'est déroulée la réunion des prêtres originaires de Hougaerde qui se tiendra à Boven-Lo le jeudi 3 avril (pas le 1er avril).
- Mon livre sur l'histoire de Hougaerde est prêt, mais ne sera peut-être pas édité. Au conseil communal les libéraux (6 contre 5) ont voté contre l'octroi des subsides nécessaires pour cette édition. Dommage que la trésorerie de l'Ami Fidèle n'est pas en mesure de fournir les fonds requis.

CONSIDERATIONS PRINTANIERES

Je préviendrai tout d'abord le lecteur, pour le rassurer, que mon article provisoirement mensuel ne lui infligera pas l'ennui de lire des énoncés de nouvelles hypothèses sur le sort futur du Congo Belge. C'est-à-dire pour parler franchement, sur le sort d'un de ses enfants engagé dans la carrière coloniale et pour qui l'heure de la

retraite s'estompe encore dans le lintain, ou le sort de ses actions.

Il est bien entendu que nous ignorons totalement comment nous agirons plus tard mais les actions dont je parle ici ne sont point, hélàs, immatérielles. Elles ont des noms: Banque du Congo Belge, Cégéac, Cotonco, Kasaï, Socophar, Texaf, Union minière etc... Les affreux capitalistes que sont la très grande majorité des belges ne peuvent que se lamenter et pleurer à chaudes larmes en comparant la rubrique "Bourse de Bruxelles" de leur journal aux dates: 3 janvier et 21 mars 1959.

Il y a toutefois, et ceci est fort consolant, bon nombre d'abonnés de l'Ami Fidèle que pareil avatar ne trouble guère et qui n'en dorment pas moins bien si le papier que les autres détiennent a perdu le $\frac{1}{4}$ ou la $\frac{1}{2}$ de sa valeur et si les dividendes se mettent à maigrir. Sauf s'ils sont chargés par leurs supérieurs pour l'une ou l'autre raison : denier de St Pierre, construction d'une église, entretien d'un orphelinat, etc... de solliciter l'ouverture des portefeuilles... alors...

Au fait, cette date du 21 mars ne vous dit rien? C'était le printemps, le renouveau, le bouquet de jonquilles, la pousse des feuilles. Période critique aussi car elle provoque depuis des temps immémoriaux une agitation spirituelle fort intense. J'ai toujours observé qu'avec la montée de la sève dans les arbres bon nombre de gens se tapaient le front d'un index tendu lorsqu'ils parlaient du patron, d'un ami, d'une connaissance, de leur voisin tout en ponctuant ce geste de mots bizarres: dingot, maboule, toc-toc, zot, etc...

Ce n'est toutefois pas sous l'influence de cet annuel souvenir que je m'en fus visiter le "salon international des inventeurs" qui se tenait au Centre Rogier (ancienne gare du Nord) à Bruxelles du 13 au 22 mars. Car je tiens les inventeurs pour les gens les plus utiles et les plus nécessaires quant au progrès matériel de la société. Où en serions-nous si jamais personne n'avait inventé l'eau chaude, par exemple?

Or donc, moyennant un ticket qu'une opulente caissière au sourire commercial me remit contre un billet de 20 frs. j'étais autorisé à aller voir et invité, en même temps, par une inscription strictement bilingue à déposer dans une urne un bulletin de vote désignant à mon avis le "clou" du Salon.

Avouerai-je que je n'avais jamais visité semblable exposition et constaté, de visu, la variété des domaines dans lesquels s'exercent la sagacité, la patience, le calcul, l'effort des hommes de toute nationalité : belges, hollandais, allemands, norvégiens, finlandais, danois, suédois, anglais, français, italiens, espagnols, portugais et même Monte-Carlotiens (?). Il y manquait malheureusement, retenu par le rideau de fer le génial Popoff, ce russe que le monde entier connait et qui a tout inventé: l'imprimerie, le bâteau à vapeur, le vélo, la machine à coudre, la dynamo, le tank, la télévision, la fusée cosmique. C'est du moins ce que l'on enseigne aux petits russes, tout comme on enseigne aux petits français qu'il ne fut jamais ou n'est sur cette terre aucun homme de génie qui ne compte un français o ou une française dans son ascendance.

Bref, pour en revenir à mes oignons ou à mes moutons (comme vous voudrez) j'avais presque terminé le tour des petits stands dans lesquels sont exposés et parfois vendus des objets de toutes sortes, allant du presse-torchon à la herse défonceuse du sol lorsque je découvris ce que je considère comme le clou du Salon. Vous savez évidemment ce que c'est qu'un clou et il ne vous viendrait jamais à l'idée de vous en servir comme siège. Même les fakirs hindous ne s'assoient ou ne s'étendent que sur une planche garnie d'un nombre impressionnant de clous. Mais sur un seul?

Eh bien, le clou du Salon 1959 des inventeurs offre cette particularité que pour apprécier le bienfait qu'il est en mesure d'apporter à l'humanité, il est absolument indispensable de s'asseoir dessus. En fait, il s'agit d'adopter une position que tout être humain grand ou petit, riche ou pauvre, puissant ou misérable, doit forcément occuper isolément, momentanément, journellement ou presque journelle-

ment, dans un certain endroit, à l'abri du regard. Vous saisissez?

Après un certain laps de temps, fort variable d'ailleurs suivant la complexion de chaque individu, il s'agit de reprendre la position verticale mais auparavant de se saisir d'un morceau de papier: je n'insiste pas.

Et voici l'astuce, le trait de génie: Avec l'invention que je vous décris, très sommairement d'ailleurs, ce geste disgracieux devient inutile. Une petite manette: jet d'eau tiède. Une seconde petite manette: jet d'air chaud. Vous saisissez toujours?

Ensuite station debout. Reboutonnages. Fermetures. Rajustement vestimentaire. Sensation de bien-être, dit la notice explicative. Finalement sortie sur le monde extérieur, frais et dispos.

Vous avez compris? Très bien.

Je n'ai pas inventé la poudre, ni même le hula-hoop, mais ce n'est pas cette fois non plus que j'invente l'invention décrite ci-dessus. J'en appelle au témoignage de ceux qui, comme moi, ont visité le Salon des inventeurs 1959 ou même simplement acheté le catalogue.

Je ne puis terminer cet article sans signaler que j'ai eu ce 21 mars, assisté au dernier-né de mes petits-enfants. Rien d'extraordinaire à cela sans doute et déjà au siècle dernier Victor Hugo écrivai en une poésie célèbre l'art d'être grand père.

Mais voici: tndis que j'étais assis à une table devant une coupe (vidée) quelqu'un observa que la lumière du soleil déclinant, en frôlant mon front légèrement (?) dégarni me faisait une sorte d'auréole. Par modestie je me suis tu mais à vous je puis bien me confier: ce rayonnement, cette irradiation dont une photo a été prise par la marraine du nouveau-né n'était autre qu'une poussée de la gloire qui s'attache à mon nom (voir A.F. du 1er mars) mais qui trouve son origine dans la partie terminale supérieure de ma personne. Parce qu'il faut absolument penser avant de manier le stylo ou la pointe bic. On peut être d'un avis différent. Ainsi un homme qui a gouverné la Belgique de 1954 à 1958 déclarait: "J'azis d'abord, puis ze réflécis après." Cela lui a valu de perdre la bataille électorale après celle du çarbon.

Et moi, je ne veux pas faire perdre des lecteurs à l'Ami Fidèle. C'est pourquoi, parodiant Boileau qui commençait ainsi son épitre VII adressée au Roi de France Louis XIV:

"Grand roi, ces e de vaincre ou je cesse d'écrire"

Je termine par ces mots:

"Grand Rédacteur en Chef, cesse de me louanger ou je cesse d'écrire"...

Badinage, bien sûr, que ceci. Et très sérieusement, tout en humant le parfum d'un bouquet de violettes que Germaine vient de déposer devant moi, je vous dis: "Joyeuses Paques".

Fait à Wavre en ce premier jour de printemps 1959

Lucien Ruelle.

La moitié des "Thérèse" a répondu à notre appel du mois dernier. Une obéissance si prompte est peu commune dans les annales de notre journal. Nous félicitons notre correspondante pour cette qualité aussi précieuse que rare! Et voici:

Depuis longtemps je me propose d'envoyer un article à l'Ami Fidèle. Mais voyez-vous l'art d'écrire n'est guère au premier plan chez moi.

Que vous écrire: notre ménage est sans histoire, Christine notre dernière, a lan[illegible], Geneviève, l'ainée, aura 7 ans, Pierrot 6 ans et Marie-Hélène 3 ans.

Paul et moi nous travaillons pour nos 4 enfants. Paul au bureau et moi dans le ménage. Je n'ai guère le temps de m'ennuyer ou d'avoir des idées noires. Quatre enfants c'est le meilleur remède contre tout ennui ou tendance à la neurasthénie. Avis aux amateurs!

Je suppose que tout le monde profite du bon temps printanier qui nous est gratifié et nous aussi: nous sortons un peu plus et cela nous permet de regarder et de voir un tas de choses autour de nous. C'est ainsi que nous avons pu voir que nos corniches et fenêtres avaient un grand besoin de couleur! Aussi nous ne voudrions priver personne d'une folie de peintre que les lecteurs de l'Ami Fidèle pourraient avoir. Qu'ils viennent passer leurs vacances chez nous, Paul leur donnera volontiers un petit coup de main!

A part la coqueluche des petits, tout va très bien comme dans la chanson et nous n'envions personne.

Vous avez dit que le prochain article serait pour Thérèse, voilà c'est fait!

Aux autres Thérèse d'en faire autant et notre Rédacteur en Chef sera content, n'est-ce-pas Oncle Joseph ?

Thérèse Langohr-en-Groleaux.

Gentille invitation aux vacances, pas vrai? A quand le rendez-vous massif des peintres - amateurs ou professionnels- à Verviers pour cette mirobolante entreprise ?

Lourdes Bedevaart: 15-22 september 1958

III

Te 10.43 uur zitten we allen terug in ons compartiment en vangen we de laatste rit Bordeaux-Lourdes aan. Vier uur rijden we door de gekende Landes, zeer zandig en onvruchtbaar maar toch met grote oppervlakten pijnboomen (863.000 hect.) bedekt. Op een zekere hoogte wordt de schors van de dennen doorgesneden en zijpelt het sap in leine kroezen onder aan den boom vastgemaakt. Deze hars wordt verwerkt tot terpentijn. Een 40 kilometer ten zuiden van Bordeaux naderen we zeer dicht tot bij een inham van de Atlantische Oceaan. Zo bereiken we eindelijk het stadje Dax, gekend door alle duivenliefhebbers van de grote vluchten van hun lieve beestjes.

En nu ben deren we, met hoelanger hoe heviger stemming en verlangen de neder-Pyreneeën... en de Hoge-Pyreneeën waar Lourdes ligt, het grootse en begeesterend doel van onze bedevaart. Langs Pau (met zijn historisch kasteel van Koning Henri IV) slingert de trein door de vallei van de Gave. Steeds hoger en hoger steken de toppen van de zware en logge bergen en nu lopen wij eindelijk Lourdes binnen, de droom van maanden en jaren misschien, de plaats waar Maria verscheen aan Bernadette... en waar ze ons nu ook wenkt en verwacht. Rechts, in de vallei, de basilick met haar spitstorens de lucht in, de heiligdommen,... de grot, Onze Lieve Vrouw... Ontroerd tot in de diepten van de ziel, stappen we stilzwijgend en dragend de trein en het station uit. Tientallen autocars wachten, op het stationplein naar de bedevaarders die met duizenden, van uit alle richtingen en landen toestromen. Op een half-uurtje zijn wij geinstalleerd in ons hotel en kunnen we reeds wat kalmte opdoen met eventjes, alleen, Lourdes door te wandelen en langs een zijstraat het gewoel en gewirwar van die duizenden te ontvluchten, de hoogte in, naar de " Foyer de Bernadette" die heel de vallei van de Gave en de Grotte domineert. Daar is het vredig en rustig en adem men, met de frisse en hard versterkende Pyreneeënlucht, de vroomheid en de godsvrucht van Lourdes in, bij het beschouwen van de bruissende stroom, het domein, de heiligdommen, de grot en de ontelbare menigte die, daar beneden haar geloof, betrouwen en liefde tot de Moedermaagd uitzingt in aandoenlijke en meeslepende gezangen. Daar bezoek ik ook de nieuwe moderne kapel van de Foyer, waar alles, muren, beelden, vensters en stilte U spreken van Bernadette en Onze Lieve Vrouw. Ideale plaats om rustig brevier en rozenhoedje te bidden. Na een uur of twee biddend verblijf op die gezegende hoogte die zo dikwijls de oogen en de aandacht trekt van de bedevaarders aan de grot, daal ik terug naar het hartje van Lourdes, reeds helemaal opgenomen in de geest van rustige betrouwvolle en blij gestemde godvrucht. Dit is ten andere naar het mij toeschijnt, de

beste manier om een merkwaardigheid met de meeste vrucht en voldoening te bezoeken. Naar de geest van het boek van Kanunnik J. Leclercq "L'Eloge de la paresse" welke titel men natuurlijk "cum grano salis" moet beoordelen, rekening houdend dat deze de aandacht en de koop-lust van de lezers moet prikkelen - de tijd nemen, in kalmte en rust, en zelf flaneren om zicht te laten doordringen door de atmospheer die daar heerscht en zo ontvangelijk te worden voor het schone, het edele en het verhevene van het voorwerp van zijn bezoek. Niet is zo nood lottig voor het esthetische en het godsdienstig beleven van een mu-seum,een kunstmonument, een kerk of een godsdienstig oord dan de mo-derne jacht en snelheidswaanzin om zoveel op zokort tijd mogelijk te bezichtigen. Met deze laatste methode blijft alle waarneming opper-vlakkig: niets dringt waarlijk door tot in de diepten: de voorwaarde nochtans om 't verstand te bevredigen en hart en ziel te ontroeren.

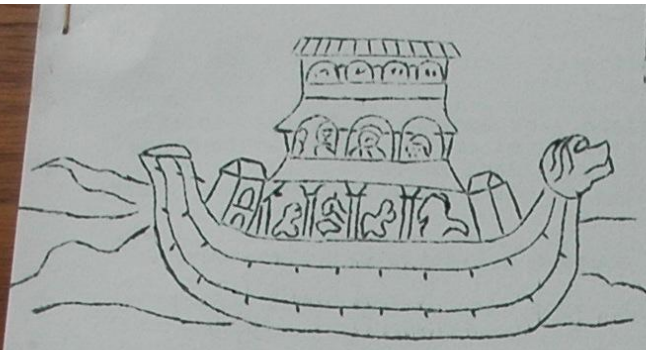
Stilaan vervoeg ik het hotel St Martin, boulevard de la Grotte, voor het gemeenschappelijk souper: Opgeruimde en blije stemming, een grote refter bezet door wel een honderd bedevaarders die allen eer aandoen aan de zindelijk-opgediende en smaakvolle gerechten. Na het avondmaal gaan we genieën -de jeugdige koster van Borchtlombeek met zijn maat en ik- naar de grotte om de kaarskensprocessie bij te wonen. Helas! We krogen daar een wolk die met emmers het water over ons uitgoot zo dat van de processie niet veel in huis kwam. Maar morgen, Woensdag, 17 September, de grote sluitingsdag van het internationaal Mariacon-gres, zou het beter gaan en zou de zon alles in luister, in leven en in vreugde omzetten.

E.Lodewijckx.

(vervolgt).

ICI Marcelle Grolaux, Alain Rival, Emile Vander Velpen, Pierre Jadoul Popol Theyskens auraient pu ajouter leur prose.
NE REAGIREZ-VOUS PAS CONTRE Ces "SILENCIEUX" ? LE PAPIER SE PERD,

C'EST VOTRE ARGENT QU'ON GASPILLE !!!!!!!!



L'AMI FIDÈLE

22e année N° 5
Mai 1959.

COURRIER FAMILIAL MENSUEL: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo.
Secrétaire: H. Theyskens, Vertrijk - Trésorier: G. Grolaux, C.C.P. 221698

Ah! si nous avions su, l'Ami Fidèle aurait été là!

Le 4 avril grand branle-bas dans le rustique village de Jandrain. Tout le monde est affairé pour orner rues, église.

Le 5 avril 1959, tout Jandrain est en fête! Le plus jeune comme le plus ancien villageois chacun a tenu à rendre hommage à Monsieur l'Abbé Edouard Van der Velpen, car voici 40 ans qu'il est dans la paroisse.

A 9.30 h. un cortège formé des enfants des écoles, le Conseil Communal, la fanfare conduit M. le Curé à l'église pour la grand'messe, ainsi que les prêtres assistants, et M. le Doyen d'Orp et M. le Chanoine Soille.

M. le Doyen relève la fonction et les qualités du Prêtre- pasteur père des âmes, dans un sermon court et à portée de la population.

Après la grand'messe le Conseil Communal conduit M. le Curé à la maison communale où on lui offre un vin d'honneur. Et "bien que d'opinion différente" la commune donne un plateau avec burettes.

Pour le salut, à 2.30h., l'église est pleine et on chante le Te Deum. Puis dans l'ancien château toute la paroisse est reçue (café et gaufrettes). Le Président de la Fabrique d'Eglise présente les hommages de tous. Une jeune fille le fait au nom de la jeunesse. Tout le monde a voulu donner quelque chose pour l'achat du Tabernacle-coffre-fort, nécessaire à l'église. M. le Doyen annonce que le Roi s'est uni à la fête en télégraphiant qu'il nommait M. le Curé, Chevalier de la Légion d'honneur.

L'atmosphère était extrêmement cordiale et simple. Les prêtres semblaient vraîment des pères au milieu de leur grande famille. M. le Curé était visiblement ému et a exprimé combien il était touché de ce que tout le monde participait. Chacun souhaite garder encore longtemps le simple et si bon Pasteur.

L'Ami Fidèle compte un nouveau collaborateur, car c'est Soeur Francisca qui nous a fait transmettre cet article! Merci!

René Grolaux (Jos, pour les habitués) a voici quelques temps, expérimenté une façon inhabituelle de chasser le lièvre à quatre pattes avec chair et os.... Vous ne devinez quelle est cette arme?... Voyons, de chez Jos il ne peut être question que de moto!

Opinion des enfants: C'était bon et "ils" peuvent encore bien partir sans nous à moto... "Ils" ... car ... "elle" était derrière....

Pour les moins de 20 ans.

En nous envoyant cet amusant article, Jos Grolaux (± 20 ans par la jeunesse de son caractère) nous propose sa collaboration en tant que directeur du "coin des moins de 20 ans" dans notre journal. Que penseraient les petits cousins de mieux se connaître: âge, goûts, mouvements de jeunesse, etc...

Bonne chance à notre nouveau collaborateur-directeur!

L E S J E U N E S , nous attendons vos R E P O N S E S !!!

\+
\+ +

Kimwenza, le 31 mars 1959

Cher Ami Fidèle,

On semble craindre que mon bâteau ne soit pas encore arrivé à Léopoldville? Je suis heureusement en mesure de rassurer ceux qui veulent bien me faire l'honneur de s'inquiéter à mon sujet.

Et donc tu peux annoncer à tes lecteurs qu'arrivé à Matadi le 26 janvier au soir, je me suis retrouvé à Kimwenza 23 heures plus tard sans autres incidents que quelques poings tendus le long du rail. Depuis je n'ai plus vu nulle part cette forme de salut, mais je voudrais bien que les braves types qui rodent entre Kimwenza et Lovanium apprennent à lever le pouce comme tout le monde au lieu de vous regarder avec des yeux ronds: on ne sait jamais s'ils désirent un lift ou pas. Il paraît qu'en règle générale ils ne demandent que ça. J'ai médité un moment de leur réclamer de l'argent en les chargeant - le paternalisme n'est-il pas dépassé? - mais après tout il ne faut pas pousser trop loin la logique. Et puis ce sont de bons clients, pas trop difficiles; La semaine dernière, en voulant quitter l'ornière, j'ai expédié mon passager par dessus moi. Crois-tu qu'il s'est enfui? Il m'a aidé à me relever ainsi que la moto. Si je me suis fait mal? Pas trop, rassure-toi. Bien sûr, si j'avais fait cette chute sur l'asphalte, je me serais abîmé le portrait; mais par ailleurs, si j'avais été sur l'asphalte, je ne serais pas tombé. Comme quoi il y a des compensations à tout.

Je te laisse et à une prochaine fois;

Jean Ruelle, s.j.

Et ceci n'est pas une blague, ni un poisson d'avril.
Un solo-schlem au whist a été gagné par Georges Grolaux avec dix treffles de quatrième haute et as, rois et cinq de pique. Partenaires Gaby, Gustave et Charlotte.
Gustave en a été quelque peu dépité, surtout que cela lui a coûté cinq francs d'un coup.

Wavre-Paris et retour.

Après avoir transmis un article à l'imprimerie de l'Ami Fidèle, j'appréhende toujours de recevoir du Rédacteur en Chef un petit billet du genre de celui-ci:

"Mon cher Lucien,

C'est très gentil à vous de publier vos mémoires ou quelque chose qui y ressemble, mais il faut laisser quelques pages aux vôtres: place aux jeunes... Et puisque vous aimez les citations latines, anglaises ou autres, permettez-moi de vous en rappeler une, extraite du Misantrhope de Molière:

"Il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
"sur les démangeaisons qui lui viennent d'écrire."

A part cela tout va bien à Bovenlo. Des compliments à Germaine et cordialement à vous.

(s) J. Vander Velpen. "

En attendant d'attraper semblable missive m'invitant à me gratter au besoin et à restreindre mon activité (?) littéraire (??), en attendant aussi que les jeunes collaborent de façon plus massive et plus efficiente, je m'aventurerai à compter aux lecteurs quelques impressions recueillies au cours d'un voyage en somme assez banal, car il s'agit simplement d'un voyage à Paris.

Je sais bien qu'à l'heure actuelle le moindre marmot peut se vanter d'avoir été à Lourdes, sur la Côte d'Azur, à Rome ou d'être né au Congo mais il subsiste encore des exceptions: témoin cette brave bruxelloise dont le quartier des Marolles fêtait le centenaire il y a 3 ou 4 ans et qui révélait à l'échevin venu la féliciter qu'elle n'avait jamais quitté sa ville natale sauf pour aller parfois à Hal. C'était son plus long déplacement. Extraordinaire, ahurissant, incroyable, mais vrai. La Belgique contient encore malgré son "Manneken-pis" des phénomènes ignorés.

J'avais, ou plutôt nous avions déjà vu Paris en 1925 au temps où les tramways roulaient encore sur les boulevards, en 1940 après la débacle sous la botte hitlérienne, et en 1949, au retour d'une excursion dans la péninsule ibérique. mais pour la première fois nous allions, ma femme, ma fille et moi, y flaner quelques jours sans le moindre but précis.

Par beau temps, le 5 avril nous mettions le cap sur la France et il ne faut pas de frontière ni de barrière douanière pour que le Belge constate qu'il se trouve en pays étranger. Jamais, chez nous aucune administration, aucune société, aucun privé n'oserait qualifier de bureau des postes, d'école, de maison communale, de restaurant ou de café des immeubles comme nous envîmes dans les localités traversées: vétustes, délabrés, malpropres. Quant aux maisons d'habitation, elles sont dans le même style et je déconseille fortement à qui voudrait faire le commerce de vernis et couleurs d'aller s'installer en France: il n' vendrait pas grand'chose.

Passe encore pour les tas de fumier que les paysans alignent devant leurs portes le long d'une grand'route par ailleurs excellente, mais ce qu'ils peuvent être embêtants avec leurs vitesses maxima dans les agglomérations. En Allemagne, c'est simple et inoubliable, surtout pour ceux qui comme moi ont payé 5 marks pour l'apprendre. Mais ici? de Rocroi au Bourget cela varie d'un patelin à l'autre: 30, 35, 40, 45, 50, 60 Kms/h. Après cela il faut bien reconnaître que l'initiative et l'individualisme de nos voisins du Sud ne sont pas de vains mots. J'en dirai autant de leur indiscipline car les automobilistes même juchés sur de vieux tacots ne paraissent guère se soucier des gros chiffres apposés sur des panneaux ronds à l'entrée des villages. A condition de ne pas écraser une poule, de ne pas heurter un veau ou de ne pas emboutir un tracteur, la police routière se montre indulgente.

Contrastant avec le trafic fort réduit de la route suivie jusqu'à présent, voici Le Bourget et l'agglomération parisienne laquelle détient le cinquième sinon le quart de tous les véhicules circulant en France. Dire que nous sommes arrivés à Vincennes sans demander le chemin plusieurs fois serait contraire à la vérité. Mais enfin nous y voilà: large avenue, bois et parc à proximité, entrée de métro à 20 m.: inappréciable avantage car ce moyen de transport rapide et économique nous amène en une demi-heure au centre de la capitale française, de la Ville-Lumière.

Qu'y voir? Tout d'abord le métro lui-même, rames de 5 ou 7 wagons filant sous terre et parfois sous la Seine, à grande vitesse, se succédant à une cadence extrêmement rapprochée, sans passage à niveau, sans feu rouge, et dans lequel on peut voyager toute une journée, à condition de changer aux diverses gares de croisement, pour 45 F.F. Le rêve des bruxellois: un métro comme à Paris. Moins l'odeur et plus la propreté.

C'est en compagnie de touristes anglais, allemands, américains et même français que des ascenseurs nous transportèrent en haut de l'Arc de Triomphe et au sommet de la Tour Eiffel d'où on peut admirer un panorama prestigieux , et aussi que nous fîmes notre entrée au Louvre. Cette ancienne résidence royale convertie en musée abrite une des plus riches sinon la plus riche collection de peintures et sculptu-

ros existant dans le monde. Tout ce que j'en dirai c'est qu'elles n'ont guère de ressemblance avec les chefs d'oeuvre d'abstraction que les artistes contemporains proposent à la compréhension de nos cerveaux sans toujours y parvenir. Un paysage est un paysage avec des arbres, des fleurs, de l'herbe, de l'eau; dans une église il y a un tabernacle, un choeur, un crucifix, des prie-Dieu; sur un champ de bataille il y a des soldats, des généraux, des canons des morts et des blessés; dans une kermesse flamande on mange, on boit on chante, on danse; un homme est un homme et personne ne confondra jamais une femme avec une planche à repasser: nos ancêtres avaient le gout des rondeurs.

Nous fûmes aussi au musée Grévin où sont reproduits en cire et grandeur naturelle certains personnages illustres de notre époque: le roi Bauduin de Belgique, Winston Churchill, Mgr Tisserant, Jean Cocteau et même Brigitte Bardot. Cose curieuse, celle-ci est représentée entièrement vêtue. Cependant on sait que son sotume habituel est, comme son talent d'actrice, d'une grande simplicité, beaucoup trop grande même aux yeux des censeurs du cinéma.

Très intéressante et aussi très amusante cette visite au musée Grévin: je la recommande aux amateurs de curiosité. Elle s'effectue du moins partiellement sous la conduite d'un guide. Celui qui nous pilotait, après avoir expliqué et commenté les divers peintures, sculptures, reproductions et tableaux scéniques évoquant Jeanne d'Arc, François Ier, Louis XIV, la révolution de 1789, Napoléon, Clémenceau, etc... se révéla être un étudiant universitaire. Avant de nous quitter il nous fit un petit laïus assez désabusé que je résumerai comme suit: "Vous avez vu combien la France fut grande autrefois mais il ne sert à rien de méditer sur la grandeur passée. C'est vers l'avenir qu'il faut maintenant se tourner..." Bref un jeune, bien sympathique, très cultivé et pas chauvin pour un sous. Aussi reçut-il de ses auditeurs en majorité étrangers, un nombre fort appréciable de billets et de pièces de 100 francs.

Dimanche. Messe à 11 h. en la cathédrale Notre-Dame de Paris, joyau de l'art gothique des 12ème et 13ème siècle, célèbre autant par son architecture et sa décoration intérieure que par le grand nombre de souvenirs historiques qui s'y rattachent.

Sermon à 18 heures en la Basilique du Sacré-Coeur à Montmartre par un orateur: un vrai. Thème: la charité, dans lequel les riches égoïstes et les puissants avides d'honneurs en prenaient pour leur grade. Le clergé français, beaucoup plus pauvre que le clergé belge car il ne reçoit aucune subvention de l'Etat, montre aussi beaucoup plus d'indépendance. S'étonnera-t-on donc que deux prêtres-ouvriers (avant la suppression de cet Ordre) aient été trouvés mêlés à des manifestants plus ou moins communistes et qu'un évêque ait eu maille à partir avec la police pour avoir secouru de misérables familles algériennes dont le chef était en prisons accusé de terrorisme?

L'Indigence et la richesse se côtoient beaucoup plus étroitement en France que chez nous. Avec prédominance de la première...

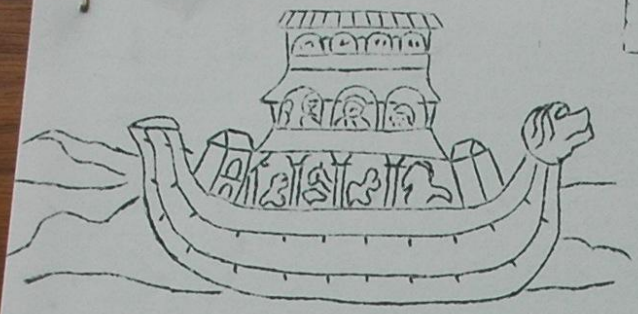
Mais quelle amabilité chez ce peuple, si accueillant, si serviable, si facile à mener dès qu'on lui permet de discourir et de palabrer tout à son aise et tout son content...

De crainte qu'on ne limite l'espace qui m'est dévolu dans l'A.F., car qui ne sut se borner ne sut jamais écrire, je remets à plus tard la suite et la fin de mon simili reportage. Le mois prochain je vous parlerai notamment des amoureux de Paris: une vraie spécialité bien française.

Lucien Ruelle.

Les caractères de la machine ont été nettoyés et elle va beaucoup mieux. Le chariot avance tout seul sans que Maddy y mette le doigt. L'Ami Fidèle n'est-il pas réussi? Les "p" n'ont plus tant de lubies; voyez: Happe, happeau, appas, appât, appeau, opopanax, rappointis. Et les "a"? Ils ne font plus sauter un intervalle: abaca, abas, abat, acacia, aga, ahan, amas, ana, ara, araba, araucaria, ataraxie, avalant.

Y avait-il encore d'autres défauts à cette brave machine? je crois que c'était tout. Pour 150 frs., le bonhomme semble l'avoir bien réparée. Il faudra proposer sa révision annuelle (de la machine). L'Ami Fidèle y consacrera-t-il bien 150 francs? Je ne sais pas si le trésorier est avare ou non. En tout cas il paye vite les dettes qu'on lui demande de rembourser et pour nous c'est le principal.



L'AMI FIDÈLE

22° année N° 6
juin 1959.

COURRIER FAMILIAL MENSUEL: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo.
Secrétaire: M. Theyskens, Vertrijk - Trésorier: G. Grolaux, C.C.P. 221698

F I N A N C E S ! !

L'A. F. ne sait plus payer ses dettes... du fait que nombre d'abonnés ont oublié de payer leur abonnement. Si d'ici 8 jours, on ne s'est pas mis en règle, le trésorier enverra une quittance postale!
A payer: 40 frs au C.C.P. 221698 de G. GROLAUX, Dion le Mont.

Idées à méditer:

- Georges Grolaux, notre bon trésorier, m'a confié qu'il s'arrachait les derniers cheveux parce que la caisse était vide!! Voudriez-vous, 21 retardataires, être la cause d'une tête chauve en plus ?

- Et si encore les 40 francs étaient remplacés par quelques articles d'une bonne veine, l'A.F. pourrait décider en commission spéciale, pour chaque cas particulier, si la valeur des articles compense la valeur de l'abonnement!

Wavre-Paris et retour (suite)

Dans mon dernier article, j'ai promis de dire quelques mots au sujet des amoureux de Paris. Sans doute d'aucuns jugeront-ils assez délicat d'évoquer l'amour terrestre dans un périodique qui pénètre dans les couvents et que lit dont une notable proportion d'abonnés incompétents ou incompétentes en la matière. Mais encore? Car personne ne me démentira si j'affirme que les portes d'un cloître se referment parfois sur une profonde peine de coeur. Et en cherchant bien n'y trouverait-on pas une vénérable centenaire ou quasi centenaire à qui un père rigide posa cet ultimatum: "Ma fille, ou bien tu épouses ce garçon, bien sous tous rapports, ou bien tu entres au couvent."...

On n'entend plus pareil langage en pays civilisés mais la liberté matrimoniale n'existe pas encore en tous lieux. Certains peuples peu évolués, des Chinois et Japonais attachés aux traditions ancestrales, les musulmans d'Arabie, s'en tiennent encore à l'antique coutume qui veut que le fiancé ne voie pas sa fiancée avant le jour du mariage, c'est-à-dire continuent à imposer à leurs fils d'acheter un chat dans un sac.

Nos moeurs sont autres. La femme ne doit plus subir, on ne lui impose plus un mari. En contrepartie, elle cherche à plaire par toutes sortes d'artifices à cet éternel benêt qu'est l'homme dans l'espoir de lui passer au cou une chaîne apparemment bien légère. Hélas, soupi-

reront certains époux après quelque temps, comment on dépit de toutes les machines à calculer modernes, électroniques ou autres, ai-je pu commettre une pareille erreur dans l'appréciation de la pesanteur??...

Mais laissons là ces quelques considérations légèrement tendancieuses pour en venir au chapitre envisagé ci-dessus. En Belgique, de tendres effusions sont tolérées et admises en public avant le départ ou après l'arrivée d'un train, d'un bâteau, d'un avion. Mais à Paris il semble que beaucoup de couples vont se séparer pour quelque temps ou se rejoignent après une longue séparation. L'endroit importe peu: en plein boulevard, dans le métro, sur un banc de jardin public, dans les galeries d'un musée, au théatre, dans l'ascenseur de la Tour Eiffel, au restaurant, sur les degrés de l'escalier menant à la Basilique du Sacré-Coeur, ou au sommet de l'Arc de Triomphe. Pourtant nul ne paraît en être surpris, nul ne songe à s'offusquer de ce que, suivant certaine formule consacrée, les amoureux soient seuls au monde. Du moins le croient-ils...

Et l'amour, qui n'a jamais connu de lois, ne connaît pas non plus de ségrégation raciale. Il n'est point rare de rencontrer des couples blanc-noire, jaune-noire, jaune-blanche ou inversément parfois accompagnés de rejetons dont la teinte de peau va du chocolat à l'huile d'olive. Quel pays d'ailleurs n'a pas fourni un ou plusieurs échantillons de sa population à ce "melting pot" que constitue Paris. Je suis sût qu'on y découvrirait quelqu'indigène du Basutoland, cette contrée lointaine dont pas mal de lecteurs de l'A.F. ignoreraient l'existonce si notre vénérée cousine Soeur Marie-Camille n'avait jugé bon d'aller y séjourner.

Passer quelques jours à Paris sans aller au spectacle serait proprement impensable. C'est ainsi qu'après nous être délectés à la vue et l'audition de deux pièces de théâtre jouées avec un naturel et une aisance inégalables, nous allâmes aussi au cinéma. Non point dans un de ces luxueux établissements du centre de la ville où l'on rencontre plus d'étrangers que de Français mais dans un grand cinéma en face du château de Vincennes. J'aime me trouver dans un milieu véritablement autochtone car les côtés pittoresques d'un voyage se situent aussi bien sur le plan humain que sur ceux de la nature ou de l'art.

Ah, quel public remuant, bruyant, vibrant. Tout-à-fait "chez nous en France". Le spectacle ayant débuté à 21 h. je crois bien qu'il arrivait encore des spectateurs une demi-heure avant la fin, tandis que d'autres s'en allaient. Pendant l'entr'acte, un jeune homme vint nous débiter quelques chansons, frénétiquement applaudies. Et qui sait si nous n'assistâmes pas ainsi à l'éclosion d'une future gloire de la chanson française, un autre Gilbert Bécaud, par exemple...Ensuite vint le grand filme: "Les Tricheurs" dont il a été beaucoup parlé et écrit ces derniers temps. Quoiqu'impitoyablement censuré par des gens trop bien pensants, c'est à mon humble avis un film à conseiller: aux jeunes de l'époque moderne pour leur montrer à quel désastre peut conduire une vie sans Dieu, ni foi, ni loi; aux parents pour leur apprendre à rester en contact avec leurs enfants et garder leur confiance.

La veille de notre départ nous prîmes le train pour Versailles qui propose à l'admiration des touristes le château bâti au 17ème siècle par Louis XIV le Roi-Soleil. Cette immense construction renferme, comme beaucoup d'autres datant des siècles passés, d'innombrables chefs-d'oeuvre; tableaux, peintures murales, tapisseries, meubles, porcelaines; cristaux et autres objets d'art témoins de la grandeur artistique de la France, mais elle paraît en bien mauvais état. La fameuse Galerie des Glaces où fut signé le traité de Versailles après la guerre 1914-18 ne nous impressionna guère. D'abord on n'aurait pas mal fait de laver les vitres. Et malgré des centaine de millions fournis par les souscriptions, les émissions postales, les dons, les subsides, les droits d'entrée on ne parvient pas à entretenir comme il le faudrait un monument historique de cette importance. Des salles sont inaccessibles, des plafonds crevassés, des murs lézardés, des échafaudages abandonnés. Quant au parc, il est superbe, surtout quand le cinéma nous en montre les aspects floraux printaniers. Or nous étions au début d'avril et la bise soufflait. Et la statue du Roi-Soleil n'irradiait aucune chaleur.

Quelque peu déçus nous regagnâmes Paris pour le quitter le lendemain après avoir malgré une étude préalable de l'itinéraire perdu notre chemin à plusieurs reprises: c'est beau un plan, mais il n'indique ni les détournements, ni les rues barrées ou à sens unique, ni les feux rouges,

ni les travaux de voirie en cours. Nous n'eûmes cependant pas la chance(?) d'assister à une collision entre deux véhicules et d'entendre un échange d'aménités dans lequel paraît-il, les chauffeurs parisiens excellent: tête de lard, tordu, conducteur de brouette, veau à plumes, etc... Pourtant, à voir la vitesse avec laquelle il faut rouler et les manoeuvres hardies auxquelles se livrent certains conducteurs il était permis à tout moment d'espérer en une petite manifestation de ce genre oratoire assez particulier.

C'est par une journée froide au cours de laquelle des veaux de mars chassés par un vent glacial alternaient avec des lambeaux de ciel bleu que nous repassâmes la frontière. Sans même ramener une bouteille de vin dont tout bon belge se munit avant de quitter la France.

La France ce pays si proche de nous, si accueillant, aux richesses naturelles et artistiques innombrables.

Et Paris où se trouvent de si beaux monuments, où se déroulent les plus brillantes festivités dans des cadres grandioses, où l'on côtoie des personnages célèbres venus de tous les coins du monde, où les femmes sont le mieux habillées, où la galanterie ne perd jamais ses droits mais dont tout le rayonnement ne parvient pas à cacher la vétusté, la décrépitude matérielle, la misère du petit peuple et la pénurie totale de logements. Car on n'y bâtit pas, ou si peu.

Il y a des choses qu'on ne montre pas aux chefs d'Etats en visite, aux ministres venus conférer ou conférencier ,aux vedettes de l'actualité théatrale, cinématographique ou mondaine, aux journalistes étrangers, aux touristes. Mieux vaut: "Pairs by night", c'est plus gai.

Toutefois, si d'aventure, je participais un jour, ou plutôt une nuit, à pareille expédition, je ne la raconterais pas aux lecteurs de l'A.F. Par crainte de la censure...

Lucien RUELLE.

Coin des tout jeunes de 7 à 14 ans.

Voor onze kleinste lezertjes...

Oncle Jozeph voudrait vous poser 3 questions, pas de catéchisme, mais d'un tout autre genre...

Quelle petite (ou grande) bête aimes-tu le mieux? Et pourquoi?
Y en a-t-il l'une ou l'autre que tu détestes? Et pourquoi?
Laquelle trouves-tu la plus drôle? Et pourquoi?

Welk beestje (of beest) ziet U het liefst? Waarom?
Is er één dat ge verfoeit en waarom?
Welk beest vindt U het drolligst? Waarom?

Il faut bien réfléchir avant de répondre car il y a beaucoup de petites et grandes bêtes... Il y en a même que tu ne vois pas, les microbes; puis, il y a les insectes de tous genres, les bêtes rampantes tels que les vers, les limaçons, les serpents; et il y a les oiseaux, les insectes, les animauxdomestiques, les fauves...

Les grandes personnes, lecteurs de l'Ami Fidèles, rouspèteront peut-être que leur journal gribouille de puces, de moustiques, de lézards, de crapauds et je ne sais pas tout quoi, mais n'en aie crainte, le Rédacteur en Chef prendra ta défense et te donne d'avance l'absolution pour tout ce que tu écriras... On installera toute une ménagerie ou une volière dans notre grand journal de famille! ...

Vas-y donc et donne ta réponse à l'Oncle Joseph, Curé, Bovenlo-Kessel-LO; En signant, n'oublie pas de mettre ton âge.

Uw antwoord met uw naam ondertekenen en ook uw leeftijd aanduiden.

Ton Oncle curé.

Changement d'adresse: Paul GROLAUX, B.P. 480, Limeta
Léopoldville (Congo Belge)

QUESTIONS ET REPONSES

Comme annoncé dans l'Ami Fidèle d'octobre dernier, l'Association des Catholiques d'expression anglaise dans le Nord de la Belgique, a tenu à commémorer mon jubilé de 50 ans de vie religieuse par la publication d'un livre anglais relatant ma vie en Belgique, en Angleterre en Irlande et aux Indes.

Depuis lors, plusieurs questions m'ont été posées par tel ou tel membre de notre grande famille: Theyskens, Vander Velpen, Goidts, Lodewijckx, Grolaux, Godin, Nihoul, Antoine, Ruelle, Pironnet, etc... J'en relève quelques unes et y réponds:

1) Quel accueil a-t-on fait à ce livre? - Ma réponse permettra aux jeunes de rafraîchir leurs connaissances géographiques. Les chiffres entre parenthèses désignent, non pas le nombre de personnes, mais le nombre de localités différentes où le livre se trouve actuellement. Dans certaines localités, surtout dans les grands centres urbains, il y a évidemment souvent plusieurs personnes qui ont le livre. En Angleterre (90), en Belgique (78), aux Indes (29), aux Etats-Unis(22), en Irlande (18), en Australie (10), au Canada (8), au Congo Belge (7), en France (6), et en cinq ou moins de cinq localités différentes dans les pays suivants: Afrique du Sud, Ecosse, Brésil, Pakistan, Argentine, Colombie, Indes Occidentales, Espagne, Portugal, Hong-Kong, Ethiopie, Malte, Honduras britannique, Ceylan, Japon, Bolivie, Hollande, Liban, Pologne, Guyane britannique, Jamaïque, Sicile et Italie.

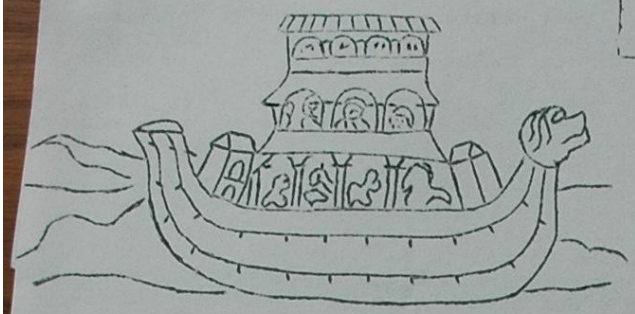
2) Y a-t-il parmi ceux qui ont ce livre des personnalités éminentes? - Oui, entr'autres: Sean O'Kelly, Président de la République d'Irlande et son Premier Ministre, Eamon de Valera; le prince Félix de Luxembourg, beau-père de notre princesse Joséphine-Charlotte; la princesse Margarot d'Angleterre, le duc de Norfolk, Lord Pakenham, Mr.L. Colot, ambassadeur de Belgique à Rio de Janeiro; des généraux comme Sir Francis Festing, chef de l'Etat-Major impérial britannique et surtout l'ex-commandant-en-chef des troupes alliées en Europe, successeur d'Eisenhower, le général Alfred M. Gruenther. Parmi les prêtres, religieux et religieuses, je me contente de nommer: S.E. Mgr. F. Périer, archevêque de Calcutta, S.E. Mgr. Dubbelman, préfet apostolique de Jubbulpore,(aux Indes) le T.R.P. Général des Jésuites à Rome, le R.P. Provincial des Jésuites à Bruxelles, des recteurs d'Université aux Etats-Unis: à Spolane (Wash.), à Chicago, à Omaha (Nebr.), A Milwaukee (Wisc), à Detroit (Mich.), à San Francisco (Cal); à Abdis-Abeba, aussi en Ethiopie et à Hong-Kong. Des religieuses également parmi lesquelles la Supérieure Générale des Oblates du Sacré-Coeur à St Luçon en France.

3) N'y a-t-il pas eu de critiques défavorables? -Oui, je n'en cite que la principale. La plupart des lecteurs et lectrices regrettent qu'il n'y ait pas eu plus de photos, p.ex. du collège de Stonyhurst, de l'Institut St Ignace, de l'église St Thomas (à Calcutta), de tel ou tel temple hindou, ou boudhiste ou parsi, de telle ou telle mosquée musulmane, et des principaux personnages mentionnés dans le livre, comme Mgr. Goodier, Mgr.Périer, G.K. Chesterton, le Mahatma Gandhi, Sir Francis Festing, le général Gruenther etc... - Je vous avoue que cette question des photos avait été envisagée. On y a renoncé... à cause de la difficulté du choix. A bon entendeur, demi-mot suffit.

4) Y aurait-il une seconde édition? - D'aucuns, tel le général Gruenther le souhaiteraient. Personnellement, je trouve que c'est déjà plus qu'assez comme ça.

(A suivre)

J. THEYSKENS, s.j.



L'AMI FIDÈLE

22° année N° 7 - 8
Juillet-août 1959.

COURRIER FAMILIAL MENSUEL: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo.
Secrétaire: H. Theyskens, Vertrijk - Trésorier: G.Grolaux,CCP 221698

7 juin 1909 - 7 juin 1959.

Pas de grande fête, pas de longs discours, mais une réunion de famille, toute de simplicité, comme celui que l'on fêtait. Voilà ce qu'a été l'anniversaire des cinquante années de prêtrise d'Oncle Albéric (Theyskens).

Vous auriez aimé exprimer votre sympathie à votre cher "Lammeke zoet" ? Vous pouvez: le Bon Dieu accepte toutes les prières... même à retardement.

"le Noir ne nous aime pas"

Un bout de route sablonneuse, non loin de Léo. Ce midi, un obstacle inattendu la barre dans toute sa largeur: c'est un des camions-citernes qui, de concert avec les bull-dozers, compacteurs et autres engins, travaillent depuis deux semaines à rendre ce chemin praticable. Le conducteur de travaux contemple la scène avec désespoir: " je leur avais dit de ne pas tourner ici! Mais "ils" n'en font jamais qu'à leur tête..." . Après une demi-heure d'efforts infructueux et d'énervement croissant, le Blanc remonte dans sa jeep et va chercher des planches pour les glisser sous les roues du camion. A peine a-t-il disparu au tournant que le chauffeur du lourd véhicule se remet au volant; et cinq minutes après (tant il est vrai que la mécanique recèle des possibilités de résistance insoupçonnées), la route est libre. Je n'ai pas vu la tête du Blanc quand il est revenu...

Le Noir ne nous aime pas... L'exemple n'est pas probant, mais l'opinion défendue dans les colonnes de l'Ami Fidèle me revient à la mémoire. Eh! mon Dieu, comment et pourquoi voudrait-on qu'il "nous" aime? Le primitif d'hier respectait le Bula Matari; le citoyen de demain appréciera les contacts avec l'étranger; le colonisé d'aujourd'hui ne voit que l'indépendance. Ce sentiment, nous pouvons le comprendre; rappelons-nous l'histoire toute récente: combien de temps une réforme administrative éminemment utile comme celle du Grand-Bruxelles a-t-elle survécu à la libération du territoire belge, en 1944? On ne discute pas avec le sentiment national qui s'éveille; on s'en accommode, ou l'on va chercher fortune ailleurs. Il en est qui ne parviendront pas à s'adapter: ce n'est ri plus étonnant ni plus déshonorant que de succomber au climat tropical. Mais la relève viendra; ou faudrait-il admettre que les Belges sont décidément trop casaniers ou trop peu imaginatifs pour s'embarquer encore dans une aventure

Sommes-nous assurément dissonants les [illegible] dévoués - qu'ont réservées à leurs pères la forêt vierge et les grands fauves ?

Le Noir ne nous aime pas... Dure vérité, certes, pour le fonctionnaire de l'Administration qui a toujours pris sa défense; plus dure encore pour le bon Père qui, en ces années-ci, doit se faire pardonner sa présence parmi ceux qu'il a baptisés... Mais ce n'est pas cela qui me ferait douter de ma vocation missionnaire. Peut-être d'ailleurs, est-ce parce qu'au fond de moi-même, je ne crois pas à la valeur permanent de cette opinion. Je crois à une crise passagère, et qui nous aidera à mieux comprendre la vérité de l'Evangile: "lorsque vous aurez fait tout ce que vous devez faire, dites: Nous sommes des serviteurs inutiles". Je crois à des transformations profondes et parfois douloureuses. J'admets volontiers que le peuple colonisé, surtout en ce moment, est plutôt hostile à la "puissance occupante". Mais, si nous ne devons pas nous attendre à une reconnaissance débordante, nous espérons arriver à une estime et à une compréhension réciproques qui prépareront la voie à un amour plus authentique.

Jean Ruelle, S.J.

Cher Rédac-Chef,

Un besoin d'écrire m'a saisi ce matin. Je crois que je n'aurais pas pu laisser plus longtemps sans réaction les articles de mon père. Ce que j'ai moi-même écrit pour le numéro de mai méritait d'ailleurs un correctif. Depuis, la saison sèche est venue, et avec elle les noirs se sont calmés... Notez d'ailleurs que je n'approuve pas le chauffeur du camion, et je pense qu'aucun lecteur ne s'y trompera. Le matériel le plus robuste est souvent mis à dure épreuve entre "leurs" mains. Il faudra encore du temps...

Suite de l'article "Questions et Réponses" paru dans notre n° de juin.

++++++++++++++++++++

Certains membres de la famille ont demandé des précisions au sujet de ce qui se trouve à la page 12 du livre. Les voici:

L'Image imprimée en 1952 à l'occasion du jubilé d'or sacerdotal de cousin Arthur Theyskens, ancien aumonier de la prison de St Gilles à Bruxelles, donne comme prêtres de la famille lui apparentés: Pierre Theyskens, curé à Zompst (+ 1873), Pierre-Jean Beckx, Supérieur général des jésuites à Rome (+1887), Edouard van Cauwenbergh, curé-doyen d'Hérinnes (+ 1909), le chanoine Emile Valvekens, curé-doyen de Hoogstraten (+1935), Arthur Valvekens, prémontré, missionnaire au Brésil (+ 1937), Emile Theyskens, rédemptoriste (+ 1942), Arthur Theyskens, aumonier émérite de la prison de St Gilles, Charles Theyskens, prémontré, missionnaire au Brésil, Albéric Theyskens, ancien aumonier des Belges en France, Jules Theyskens s.j., ancien missionnaire aux Indes, Paul Valvekens, prémontré, vicaire à Anderlecht (+1944), Alphonse Valvekens, prémontré, (alors) curé à Messelbrook, Hubert Valvekens, prémontré, professeur à l'Abbaye d'Averbode, Edouard Robeyns, bénédictin, professeur à l'Abbaye du Mont-César à Louvain, Robert Robeyns, curé de la paroisse du Sacré-Coeur à Malines, Paul Robyns, vicaire à Bruxelles, Maurice Robyns (maintenant) curé à Walem, Firmin Theyskens, des pères du Scré-Coeur à Louvain, Marcel Theyskens, prémontré, missionnaire au Brésil, Albéric Theyskens, ancien aumonier des Belges en France, Jules Theyskens s.j., ancien missionnaire aux Indes, Paul Valvekens, prémontré, vicaire à Anderlecht (+1944), Alphonse Valvekens, prémontré, (alors) curé à Messelbrook, Hubert Valvekens, prémontré, professeur à l'Abbaye d'Averbode, Edouard Robeyns, bénédictin, professeur à l'Abbaye du Mont-César à Louvain, Robert Robeyns, curé de la paroisse du Sacré-Coeur à Malines, Paul Robyns, vicaire à Bruxelles, Maurice Robyns (maintenant) curé à Walem, Firmin Theyskens, des pères du Scré-Coeur à Louvain, Marcel Theyskens, prémontré, missionnaire au Brésil, Albéric Theyskens, ancien aumonier des Belges en France, Jules Theyskens s.j., ancien missionnaire aux Indes, Paul Valvekens, prémontré, vicaire à Anderlecht (+1944), Alphonse Valvekens, prémontré, (alors) curé à Messelbrook, Hubert Valvekens, prémontré, professeur à l'Abbaye d'Averbode, Edouard Robeyns, bénédictin, professeur à l'Abbaye du Mont-César à Louvain, Robert Robeyns, curé de la paroisse du Sacré-Coeur à Malines, Paul Robyns, vicaire à Bruxelles, Maurice Robyns (maintenant) curé à Walem, Firmin Theyskens, des pères du Scré-Coeur à Louvain, et Jean Praats, rédemptoristes... actuellement l'un à Essen, l'autre au Liban. Qu'eut-ce été si on avait encore ajouté tous les prêtres du côté des Vander Valpen, Lodewijckx etc ?

Le capitaine auquel il est fait allusion est le capitaine-commandant Léon Goidts à Ranst, le major, c'est le major Adrien Theyskens à Bruxelles, le Lieutenant-colonel, c'est le lieutenant-colonel Léon Theyskens(+1957), et le Colonel Rombauts, longtemps commandant des palais royaux à Bruxelles, maintenant, si je ne me trompe, au Vénézuela. Les Rombauts nous sont apparentés par les Valvekens.- En politique nous avons Frans Robyns, avocat à Maseik, membre de la Chambre des représentants; c'est le fils de Paul Robyns et de Valentine

Theyskens. Dans le service médical et pharmaceutique: Albert Lodewijckx, Emile Cuvelie-Theyskens .. Dans le corps diplomatique, Emile Rosier, en dernier lieu ambassadeur et ministre plénipotentiaire à La Havane: considéré comme cousin, par erreur, paraît-il, erreur bien compréhensible, il faut l'avouer, étant donnée la très grande amitié qui a toujours régné entre les familles Vander Velpen, Theyskens, Goidts et Rosier.

Les religieuses de la famille de ma génération sont nommées dans le livre: on pourrait y ajouter celles des générations qui nous suivent: p.ex. Soeur Aline (Godin) carmélite, Dame Marie Berchmans (Marie Godin) bernardine, Soeur Hélène du Sacré-Coeur (Augusta Grolaux) des Soeurs de la Providence, Soeur Marie-Emile (Irène Lodewijckx) et Soeur Marie-Odile (Bertha Lodewijckx) des Soeurs de l'Union au Sacré-Coeur, Soeur Marie Columba (Smeyers) du monastère de La Vigne à Bruges, et ses deux soeurs bénédictines en Angleterre, et peut-être d'autres encore que je n'ai pas le plaisir de connaître, et qui, je l'espère, me communiqueront leurs noms et adresses après lecture de ce qui précède.

Jules THEYSKENS, s.j.
13, rue du Prince, Anvers.

Du gai et du moins gai.

Il vous arrive sans doute d'écouter les nouvelles du matin diffusées par l'I.N.R. . C'est du sérieux, du censuré, du véridique si ce n'est absolument exact. Cela prête rarement à rire ou à sourire mais "pour les auditeurs qui n'étaient pas à l'écoute" vendredi 26 juin dernier à 8 heures, il me paraît assez intéressant de reprendre l'information venue d'Outre-Atlantique. Le lecteur sait, ou du moins va le savoir, que ce jour là la Reine Elisabeth II d'Angleterre accompagnée de son mari le Prince Philippe et M. Eisenhower président des E.U. accompagné de "Mamie" sa dévouée et souriante épouse, devaient procéder à l'ouverture officielle d'un canal permettant aux bâteaux de mer d'accéder dans les grands lacs américains. Ouvrage gigantesque terminé en 4 ans avec des hommes, des machines et des dollars appropriés à l'échelle américano-canadienne. En bref, les navires venant de l'Atlantique sauteront par le moyen de barrages et d'écluses au dessus des chutes du Niagara: prenez une simple carte d'Amérique du Nord et vous verrez jusqu'où cela peut les mener. Chicago lui-même va devenir port de mer: qui eut osé rêver de cela il y a seulement 50 ans?

Donc, avant l'embarquement sur le bâteau qui allait accomplir le 1er voyage et à bord duquel devaient monter les 4 personnages cités ci-dessus, se posa la question de leur escorte et protection.

Il faut savoir que le président des U.S.A. chaque fois qu'il se déplace officiellement se voit entouré par des détectives costauds du genre armoire à glace, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ressemblent plutôt à des gangsters repentis qu'à d'honnêtes pères de famille.

Voyez les sur certaines photos ou bandes d'actualité cinématographiques: ils encadrent l'auto présidentielle, la main dans la poche droite ou dans la poche gauche selon qu'ils sont droitiers ou gauchers au tir au pistolet...

Cela nous semble, à nous belges, fort étrange, mais les U.S.A., parce qu'on leur a déjà tué 2 présidents et raté un 3ème, estiment qu'on ne peut prendre trop de précautions.

Par ailleurs, Elisabeth II étant reine au Canada aussi bien qu'en Angleterre se trouvait chez elle. Son escorte, ou sa protection, comme vous voudrez, est assurée par la Royal Canadian Police dont les visiteurs de l'Expo 1958 purent admirer quelques spécimens. Grands, athlétiques, le teint frais, coiffés d'un large chapeau de feutre, vêtus d'une tunique rouge avec cordelière et d'une culotte noire à bandes jaunes, bottés de cuir souple, ils étaient aussi élégants qu'imposants, encore qu'il leur manquait un accessoire, si je puis ainsi

dire, en l'occurence le cheval noir lequel leur confère tout le prestige dont ils jouissent dans le monde entier. Quel est le marmot, lecteur de journaux illustrés pour enfants, qui ne sait qu'on les nomme les "Mounties" ?

Or donc, ce 26 juin 1959 les deux forces de protection se trouvèrent face à face et à ce moment les choses faillirent se gâter (ici s'arrêta l'information de l'I.N.R.) mais nous avons reçu de notre correspondant particulier le cablogramme suivant:

Police Force U.S.A.: "Hello. Nous sommes chargés d'accompagner le Président Eisenhower".

Police Force Canada: " Hello. Welcome en territoire canadien".

P.F. U.S.A.: "O.K. mais nous devons assurer la protection du président n'importe où".

P.F. Canada: "Ne vous dérangez pas, nous le ferons bien nous-mêmes".

P.F. U.S.A.: " Sorry, mais nous ne connaissons que notre consigne".

P.F. CANADA:" Vous croyez-vous donc dans un pays de sauvages? "

P.F. U.S.A.: "Nous n'en savons absolument rien, nous n'y sommes jamais venus."

P.F. CANADA: " Vous n'avez rien à faire ici. Mêlez vous de ce qui vous regarde et allez vous faire pendre ailleurs."

P.F. U.S.A.:"C'est ce que nous allons voir."

P.F. Canada: " You; damned Yankees; go home."

Des invectives s'échangeaient, des poings se brandissaient et l'on craignit un moment que le président Eisenhower et le Prince Philip ne dussent régler eux-mêmes le différend au cours d'un match de boxe, mais une "conférence au sommet" des chefs de police aboutit à un règlement pacifique de la question avant l'arrivée des cortèges royal et présidentiel.

(Pour la suite vous en référer à votre journal habituel).

\+ + +

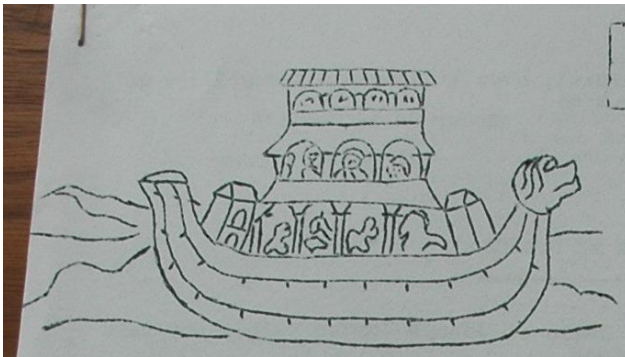
Mais passons du plaisant au sévère.

J'ai rendu visite cette semaine à un bien brave homme qui, après une existence pleine de labeur et de soucis connaît pour le moment des jours fort difficiles. Il m'a reçu dans une maison dévastée avec toit ouvrant, à moitié démolie et dont la cave seule offre un abri solide encore qu'assez précaire au point de vue commodités. Assis dans un fauteuil au milieu d'un tas de décombres provenant de ce qui fut son habitation durant plusieurs années il laissait couler, non point encore des larmes, mais des paroles désabusées et combien mélancoliques: " Vois-tu, mon cher, toute ma vie j'ai travaillé, j'ai élevé une nombreuse famille. J'héberge à intervalles très rapprochés toute une marmaille constituée par mes petits enfants dont je parviens à ignorer l'âge et même parfois le nombre. Je reçois la visite d'un tas de parents, amis et connaissances. Tu peux ainsi juger de ma popularité, dont je suis fier. Mais le destin m'accalbe depuis quelques temps. Toute la journée je vis dans les courants d'air, la poussière, les gravats, le mortier; je me bute à des madriers, des planches, des bricaillons, des ferrailles de tout genre, je passe au travers de murs éventrés; je trouve une porte là où il y avait une fenêtre; je ne sais pas le matin dans quel coin je de vrai aller me coucher le soir; le soleil brûle ma pelouse fraîchement établie; mes fraises sèchent sur pied avant d'être mures et ces imbéciles de conseillers communaux au nombre desquels je remercie Dieu de ne pas avoir été aux dernières élections communales, ont porté le prix de l'eau à 12 frs le mètre cube. Si bien que j'y perdrais si j'arrosais mon jardin. Comme tu peux le constater mon sort n'a rien d'enviable.

Et pourtant toutes ces misères ne sont que bien peu de chose à côté d'une malheureuse affaire dans laquelle je me suis fourvoyé et qui donne des signes trop évidents de déclin. En réalité, je me trouve au bord de la faillite...

Je ne saurais pas te dire combien de nuits j'ai passé sans sommeil ou troublées par d'affreux cauchemars, combien de combinaisons j'ai échaffaudées pour me sortir du pétrin, combien de cheveux je me suis déjà arrachés. Tiens, la tête m'en fait encore mal.

Et tout cela, c'est la faute à mes débiteurs. Des gens biens sous tous rapports, compatissants, charitables, mais qui ne payent pas.



L'AMI FIDÈLE

22° année N° 8 - 9 (si vous n'envoyez pas de texte)
août-septembre 1959.

COURRIER FAMILIAL MENSUEL: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo.
Secrétaire: H. Theyskens, Vertrijk-Trésorier: G. Grolaux, CCP 221698

Nouvelles du Basutoland.

L'Ami Fidèle m'arrive généralement autour du 25 du mois. Voilà donc depuis quinze jours que j'ai chaque jour un espoir et une déception!

Quelle est la raison de ce retard?..... Est-ce que toutes les plumes se reposent et par suite la secrétaire aussi?... Si c'est cela prenons la plume et écrivons quoique certains lecteurs n'aiment pas trop les articles des nonnettes. Il y a un remède à cela: amis, écrivez et je me tairai.

Et pourtant, bien m'en a pris de répondre à l'appel de la Secrétaire qui proposait un concours au début de l'an. Heureusement pour moi, il n'y avait aucun autre concurrent car, du fait d'être l'unique candidate, le premier et unique prix m'a été attribué. Et quel prix! Ce que c'est?... Ce qui pouvait me faire le plus de plaisir; une chose qui nourrit une partie de moi-même chaque jour depuis sa réception. Devinez ce que c'est?... Peut-être remplirez-vous, en devinant, quelques espaces vides de l'A.F.

Les articles des nonnettes sont ennuyeux - celui de Sr Francisca excepté - mais, gare à vous, ceux des missionnaires c'est encore pire car ce sont des quêteux de renom! Et c'est ce que je viens faire aujourd'hui.

Nous devons bâtir une nouvelle chapelle; la nôtre est devenue absolument trop petite. Depuis longtemps les filles ne peuvent plus y venir. Maintenant les postulantes africaines nous arrivent en plus grand nombre que jamais: 12 postulantes et 20 aspirantes! Et la chapelle n'est pas élastique; elle date de la fondation (pas loin de 100 ans) quoique dans le cours des temps elle a été agrandie. Le plancher est pourri; quelquefois à l'improviste le pied enfonce dedans (j'ai très peur que cela m'arrive).

Depuis longtemps nous économisons pour la construction de la chapelle: tout don, tout gain extra est mis de côté à cet effet. La belle somme que j'ai rapportée de Belgique, grâce à la générosité des parents et amis, attend cette destination.

Mais il est dit que celui qui veut bâtir une tour s'assied d'abord et supputе s'il a de quoi l'achever. De cela nous sommes encore bien loin et c'est pourquoi je viens faire un appel à votre bonté et générosité selon la mesure du possible.

Ne faites pas comme avec les graines d'arbres: les ramasser et les mettre dans votre poche! Si l'envoi d'un mandat postal vous fait peur vous pouvez envoyer votre don à Mère Marie Edouard, 231, rue Lamorinière à Anvers. Elle voudra bien servir d'intermédiaire.

D'avance un merci très cordial, avec l'assurance des prières de toute la Communauté et surtout de

Soeur Marie Camille

10 juillet 1959.

VOYAGE EN SUISSE

Gustave Antoine, Gabrielle, Emile et Joseph Vander Velpen ont fait un merveilleux voyage en Suisse.
Tout était bien arrangé d'avance, nous formions une excellent compagnie, nous avions un bon chauffeur et du beau fixe au baromètre... que veut-on de plus pour être tout dispos et prêt à entreprendre un long voyage?

Jeudi 9 juillet

Départ: 5.15h. du matin. Notre route passant par Beauraing, l'aumônier de groupe y a dit la messe, mettant ainsi notre entreprise sous la protection de notre Divine Mère; nous avions déjà dit notre chapelet dans l'auto. Le servant de messe - presqu' improvisé - était Emile. Pour ne l'avoir plus fait depuis plus de 50 ans, il faisait cela très bien. C'est dommage qu'à plusieurs reprises de petits enfants de choeur lui ont pris sa place, sinon Emile serait devenu un servant de messe digne d'être diplômé...: chaque fois qu'il reprenait sa place à l'autel, il avait fait des progrès!

Après le déjeuner à Beauraing, la route nous menait par Sedan à Verdun. Nous y avons visité le fort de Douaumont où est érigé l'impressionnant monument aux morts, avec l'ossuaire et les cimetières immenses... On y frissonne toujours de respect et d'émotion au souvenir de ce terrible massacre.

A partir de Verdun, nous avons suivi longtemps la vallée quelque peu sinueuse de la Meuse et passé ainsi nombre de petites localités de campagne, telles qu'on les connaît en France. Stop, chauffeur, nous avons faim! Pick-nick au bord de la route en un endroit ombragé. La petite table et les pliants sont retirés du coffre... et nous dégustons un petit pain, du fromage, du miel et le bon gros coq que Gaby avait tué la veille; le tout arrosé d'un bon verre de vin. Comme dessert: quelques abricots, pas trop mûrs. Nous arrivons à la petite ville de Luxeuil après avoir passé Noufchâteau. Il fait terriblement chaud... et nous avons soif. Emile a trop d'argent français... et il régale. Après nous être désaltérés, nous faisons une courte visite à la vieille église abbatiale, bien connue.

Reprenant la route, nous passons Vésoul et serons bientôt à Besançon. Quelques emplettes pour le repas du soir, entr' autre du "vin fou" . On boit, on mange et on continue la route sur Pontarlier, dernière ville française avant la frontière suisse.

A partir de là, c'est du beau pays: nous sommes entrés dans le Jura; type de chaines de montagnes très cartactéristiques, au sommet plat ou légèrement ondulé, mais sillonnées de vallées, de gorges très profondes. Nous montons en lacets. Nous contemplons les beaux paysages tandis que notre chauffeur s'amuse à faufiler sa voiture dans ces méandres sans fin. Dans ces courbes il est vraiment dans son élément; c'est là seulement qu'il expérimente sa maîtrise sur sa voiture! Cela lui va si bien que la nuit suivante, dans son rêve, il continue à prendre des tournants!

Il était 19 h. environ quand nous sommes arrivés à la frontière suisse. Gustave, l'infatigable conducteur, préférait passer la nuit en Suisse plutôt qu'en France; et nous étions tous du même avis, car à vrai dire, l'aspect extérieur des villes et bâtisses françaises n'est pas fait pour exercer une forte attraction sur nous, les touristes.

De l'autre côté de la douane, que nous passons sans aucune difficulté, on remarque de suite qu'on est dans un autre pays, un pays riant, prospère, attrayant par sa fraîcheur... Voici les premiers chalets suisses... la note si caractéristique de ce beau pays.

Gustave roule à bonne allure; il veut pousser jusqu'à Lausanne, mais le jour décline déjà; il est 20 h. On décide alors d'arrêter à Orb, la dernière petite ville avant Lausanne. Au premier hôtel nous nous arrêtons. Emile va voir... tout juste assez de place pour nous quatre. Nous sommes chez de très braves gens, très sympathiques; bonne nourriture, bon logement. L'église catholique est toute proche pour la messe, le lendemain matin.

Nous étions contents de notre belle première journée. Trois ont joui d'un bon repos. Gustave, lui, après avoir fait 625 kms a continué à rouler et à prendre des tournants toute la nuit!

Vendredi 10 juillet:

Après la messe et le petit déjeuner, nous sommes partis d'assez bonne heure, pour arriver l'après-midi à Zermat, but fixé de notre séjour.

Vers 10 h. nous sommes à Lausanne, la belle ville au bord du lac Leman. Quelques emplettes sont nécessaires. Emile avait besoin- recommandation d'Irma - d'un bon pantalon léger; Joseph d'accessoires pour photographie, et Gaby, de lunettes de soleil. En attendant que la culotte soit mise à mesure pour Emile, nous avions eu horriblement chaud et voulions quitter ce lieu de cuisson pour assouvir notre soif au bord du lac sur une terrasse ombragée. Gustave reprend le volant. D'un côté de la route, c'est le lac, légèrement couvert de brume, de l'autre, des immenses étendues de vignes. Nous passons Vevey... tions, nous disons-nous, il préférera Montreux pour aller boire une chope... et Montreux, la belle ville de villégiature, Gustave la passe aussi... Nous réclamons à hauts cris de la boisson... sauf Emile qui avait la gorge si déssechée qu'il n'en pouvait plus parler... (disait-il du moins!) . Dans un petit café de rient du tout... au bord de la route, on s'est arrêté et on a bu...

Nous sommes engagés maintenant dans la large et immense vallée du Rhône. Nous passons Aigle et arrivons à Martigny, lieu de croisement de plusieurs routes. On n'est pas loin du Mont Blanc et d'autres hautes montagnes, mais on n'en voit pas grand'chose, les cîmes étant perdues dans la brume et les nuages. Ce n'est pas grave, bientôt nous verrons assez de montagnes.

A Martigny, à l'heure de midi, tous les magasins sont fermes; il faudra aller deux ou trois villages plus loin pour trouver le picknick. Mais où trouver un endroit convenable et ombragé pour s'installer pour ce fruste dîner de fortune? Il nous a fallu rouler pendant des kilomètres et des kilomètres pour trouver enfin, au flanc des rochers, prés d'un petit verger, un petit refuge idéal pour déguster les bonnes choses que Gaby avait achetées. Pendant notre repas, nous avons eu un fort étrange et joli concert d'une foule de musiciens invisibles. Nous pensions d'abord aux cris de mésanges qui prenaient leurs premiers ébats dans les saules environants, mais c'était plutôt d'innombrables cigales ou sauterelles qui nous offraient ce fameux concert.

Nous reprenons la route, passons Sion, la belle et pittoresque ville du Valais sans nous y arrêter; nous avions hâte d'arriver à Visp (Viège) pour y prendre le petit train qui nous conduirait à Zermat, le terminus du voyage.

Nous voilà vers 15 h. à Visp. Quelques formalités pour garer l'auto au garage de la société ferrovière . Il n'y a plus que deux places libres... heureusement que cela va encore.

Nous prenons nos valises et bagages hors de la voiture et montons - tout juste à temps - sur notre petit train de montagne. Adieu l'auto pour quatre jours et demi!

La vallée de la Visp ressemble quelque peu à celle de Cauterets et du Pont d'Espagne, un peu plus large peut-être, mais c'est aussi cette rivière de montagne bien nourrie qui roule ses eaux torrentueuses par continuelles cascades et cascatelles à travers les énormes blocs de pierres semées dans son lit et les crevasses creusées dans le roc. A Cauterets, l'eau est limide et prend les mille teintes du roc et de la végétation qui l'entourent; ici, l'eau est d'un blanc grisâtre ressemblant à du lait salé. Voilà pourquoi les suisses appellent leur liqueur "absinthe" du beau nom de "petit lait" ou mieux encore de "gletscherwasser" (eau de glacier) .

En maint endroit, le petit train passe dans un demi tunnel pour le protéger contre les avalanches. Il doit faire le service en toute saison. Aux endroits où la montée est trop forte il fait usage de son dispositif de crémaillères.

Nous sommes ravis par la beauté de ces premiers paysages. Au retour nous y prêterons beaucoup moins d'attention déjà, sans doute parce qu'alors nous avions vu des choses bien plus belles encore.

Le fameux pic du Cervin apparaît à nos yeux; nous sommes à Zermat, le pays de merveilles où nous séjournerons pendant quatre jours. A la gare, il n'y avait pas comme ailleurs dans les centres touristiques toute une rangée de cars pour conduire les clients à leur hôtel respectif, mais bien toute une file d'hommes en tenue avec képi spécial portant le nom de l'hôtel qu'ils représentent. Nous reconnaissons vite notre homme "Matterhornblick" (nom de notre hôtel) et il suffit de déposer valises et bagages à ses pieds; il soignera pour cela. Notre grand hôtel est tout près de l'église. Nous n'avons nulle peine à le retrouver après une promenade de 5 à 10 minutes à pied. Ce qui frappe, tout d'abord, dans cette station de villégiature par excellence, c'est l'absence de voitures, pas de bruit de claxons, ni de moteurs; il ne faut pas faire attention pour traverser une rue. Ce qu'on y voit: quelque rare petit tracteur fonctionnant sans aucun bruit par des batteries électriques et l'un ou l'autre vélocipédiste; mais les touristes ne doivent pas s'en soucier, ce sont eux qui font attention aux piétons; le piéton y est le maître du pays.

Une foule innombrable de touristes, vêtus de la façon la plus disparate circulent dans la petite ville. On s'y sent bien vite chez soi; on voit bien que tous y sont venus dans un but purement touristique et non pas par snobisme. Il n' y a à Zermat qu'une seule rue pour ainsi dire, et néanmoins, en voyant les magnifiques magasins et les grands hôtels, on se croirait dans une ville de quelqu'importance. Deux ou trois de ces hôtels seulement sont bâtis en pierre, tous les autres, en bois du pays, genre châlet, mais de bien grands chalets de 50 ou 100 chambres et même plus.

Ce qui donne un attrait tout spécial à l'endroit c'est le fameux pic du Cervin, le Matterhorn dans le langage du pays (on y parle l'allemand). La masse svelte et en même temps énorme du pic proprement dit a une altitude de plus de 1.000 m. à partir de sa base. En tout il a 4.477 m. de hauteur. Ce pic raide, aux reflets les plus divers, domine la plaine de Zermat (1.600 m.) ainsi que la contrée environnante. On le voit de partout et constamment on a le regard fixé sur lui; le soir, quand l(obscurité est presque tombée, on le voit toujours bien distinctement. Le matin, aux premiers rayons du soleil, il est vraiment resplendissant. Zermat et son Matterhorn font un.

Le Cervin est le pic le plus puissant, mais tout autour de Zermat, il y a bien d'autres montagnes qui l'égalent et le dépassent même en hauteur, comme le massif du Mont Rose dont la plus haute cime s'élève à 4.634 m. d'altitude, mais aucune n'égale en majestueuse puissance le Matterhorn.

Nous sommes arrivés vers 17.30 h. à notre hôtel - hôtel qui nous a donné toute satisfaction -. Sauf l'aumônier - pourtant le benjamin - qui était logé au premier étage, les trois vieux devaient mon-

ter au 4° étage; ils ne s'en sont pas plaints.

Ce soir on a bien soupé, fait une petite promenade en ville, convenue de ce qu'on ferait le lendemain et on s'est couché de bonne heure.

Samedi 11 juillet, excursion à Gornergrat et Stockhorn:

Le pic du Matterhorn est sans nuages: donc il fera beau dans les hautes montagnes. Le sac au dos, la canne à pointe en main, les jumelles et appareils photographiques pas oubliés, et nous voilà en route. Le petit train à une voiture nous mènera en zig-zag de 1.600 à à 3.100 m. de hauteur; un trajet de 9 km. qu'il fera en un peu plus d'une heure. Le train monte d'abord au milieu des bois de mélèzes qui couvrent les flancs des montagnes. Plus haut nous arrivons aux prairies alpines, parsemées de fleurs multicolores. La vue est dégagée, de splendides panoramas se déploient devant nos yeux. Au fond de la vallée, Zermat, ruisselante de clarté et de couleurs, tout autour, les cimes neigeuses des montagnes, les glaciers et les filets d'eau qui déferlent des hauteurs... Tout à coup, des exclamations; tous les regards se portent sur une prairie voisine... des marmottes!... deux trois marmottes au loin, et c'est fini pour un moment de contempler la majesté du paysage.

Nous passons les stations de Riffelalp et Riffelberg et nous voilà arrivés à la station-terminus et au grand hôtel de Gornergrat à 3.130 m. de hauteur. On a de là une vue magnifique et grandiose. La chaîne de montagnes, dont une bonne douzaine de pics dépassent les 4.000 m. , s'étale devant nous, entrecoupée par de nombreux et immenses glaciers. A Gornergrat, on peut parler de mers de glace et de neige, c'est fantastique les quantités de glace et de neige qui y sont accumulées. Nous montons un petit bout à pied. Ce sont des rochers aux couleurs les plus diverses avec prédominance de rouge-brun. Dans leurs moindres fentes grandissent des plantes minuscules et des fleurs alpestres, tout près de bandes de neige encore assez abondantes; des oiseaux noirs ressemblant à des choucas,mais dont le cri rappelle le gazouillement des hirondelles, y voltigent en grand nombre sur les flancs des ravins. On ne se lasse pas de voir et de contempler toutes ces belles choses à l'oeil nu et aux jumelles. On fait des photos; au plus bel endroit, une photo en couleurs et puis encore une... malheur de malheur, le photographe a oublié de tourner son film... photos gachées donc, et justement là!...

Le ciel se couvre un peu, mais la vue reste claire... il commence à faire froid; c'est la température de la neige et de la glace qui reprend le dessus. Nous prenons place à la terrasse de l'hôtel et mangeons les provisions emportées.

On pouvait monter encore plus haut par le téléférique jusqu'à Sotckhorn,3.532m.,soit 1.000 m. de plus que le plus haut pic des Pyrénées. Aucun de nous n'a regretté cette dernière ascension. Il n'y avait cependant là qu'un désert chaotique et sauvage, beaucoup de neige et une crête d'amas de pierres sur lesquelles on pouvait marcher. Nous avançons. "Eh, crie Gabrielle, c'est drôle, mes cheveux commencent à courrir sur ma tête, ils commencent à vivre." Nous rions d'elle et voyons que ses cheveux se dressent droit en l'air, et cependant pas le moindre vent. Une dame anglaise qui était montée avec nous, accompagnée de ses enfants frappe sa chevelure de sa main, pensant qu'une vilaine bête s'y était nichée. Gaby lui tend sa petite glace et la dame peut ainsi se rendre compte du phénomène. Je crois qu'après cela, ils sont vite retournés à la gare du téléférique. Nous étions seuls dans cet immense désert de neige. "C'est plus court en avançant dans la neige" , dit Emile, et il y avance hardiment, suivi de près naturellement par Joseph. Gaby et Gustave ne peuvent faire autrement. Nous autres, en pantalon, cela allait, nous enfoncions jusqu'aux genoux; mais Gaby, avec ses jupes et ses petites jambes, mal lui en prit. Au beau milieu de la bande de neige, elle enfonce et perd l'équilibre. En essayant de s'aider de l'autre jambe, pas si profondément enfoncée, elle tombe tout à fait, est couchée dans la neige molle, et bat des bras en l'air... Elle semblait trouver sa situation fort amusante, car on n'entendait d'elle que

des exclmations de rire. Et nous autres, déjà au sec, nous avions autant de plaisir et plus peut-être qu'elle.

Du coup, nous avions rajeuni là-haut de 50 années au moins. Nous étions là, trois gamins et une gamine. Avis à ceux qui veulent rajeunir: faites une excursion jusqu'a Gornergrat et surtout jusqu'à Stockhorn. J'ai rapporté de là, en souvenir deux ou trois belles pierres. Emile porterait bien ces pavés dans son sac!

Nous reprenons le téléférique pour Gornergrat. Ce n'était pas possible autrement. Mais de Gornergrat à Zermat... pourquoi ne pas faire un bout à pied... c'est une si bonne descente. Un indicateur rudimentaire nous montre le chemin: " 1 stunde" (une heure jusqu'à Riffelberg, la station la plus proche; "1 1/2 stunde" jusqu'à Riffelalp; "3 Stunden" jusqu' a Zermat.. Cela, c'est un peu loin pour nos vieilles jambes.

En avant donc... Joseph est toujours en quête de belles pierres, et Gaby, comme toute dame bien élevée, fait sa récolte de fleurs alpestres. Emile est toujours sous le coup du rajeunissement: il essaye des cumulets,... au lieu de suivre le petit chemin en lacets, "au plus court" , crie-t-il,et il dégringole le talus, suivi de près par son jeune frère qui naturellement ne se laisse pas surpasser par son parrain. Même Gustave est touché de la même contagion. Seule Gaby, qui avait déjà eu l'aventure de la neige, suit le bon chemin. Pour aller au plus vite, on va s'asseoir sur un banc en y grimpant par le dos du banc!

Nous arrivons ainsi à Riffelberg, Gaby et Gustave vont y prendre le train; les deux autres ne sont pas encore assez fatigués et continuent leur chemin à pied.

Entre Riffelberg et Riffelalp, il y a une différence de niveau de 360 m. Plusieurs fois, nous coupons encore au court en descendant les talus. Pas loin de Riffelalp, nous voyons arriver le petit train... Nous mettons notre mouchoir au bout de notre canne et l'agitons ainsi en l'air pour faire signe que nous sommes là... "Mais si on prenait cela pour un signe de détresse" nous disions-nous, et nous avons repris nos mouchoirs et repris la route.

Arrivés à Riffelalp, nous nous engageons sur un chemin qui montait un peu... nous faisions fausse route... non, ici cela descend... continuons donc à descendre... la descente mène à Zermat.

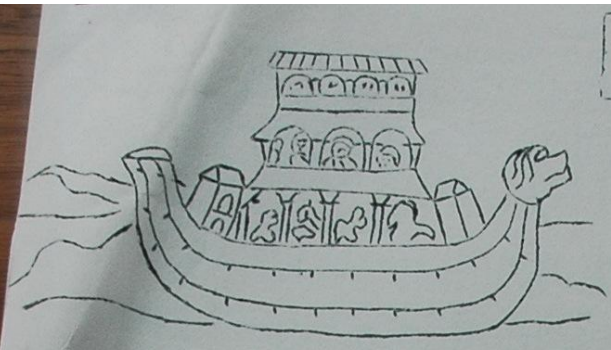
En fait, nous n'avons pas pris le meilleur chemin, ni le plus court... Nous aurions dû prendre le chemin à gauche (Route 21) de la ligne du chemin de fer au lieu de celui de droite.

La fatigue commençait à se faire sentir, Emile avait mal au genou... une descente interminable en zig-zags continuels... Zermat apparaissait à nos yeux... mais dans quelle profondeur encore! ... Nous marchons vite, très vite, mais nous n'osons plus couper les lacets en descendant par les talus. Que de fois Emile a dit alors et encore les jours suivants: "je préférerais monter plutôt que de descendre" ,

Partis à 3 h. de Gornergrat, nous arrivons à l'hôtel vers 6.30 h. Une marche de 3 1/2 h. , à bonne allure, pour descendre de 1.500 m. Ni Emile, ni moi n'avons regretté cet exploit (on n'est plus si jeune!) il faut savoir que nous sommes d'anciens combattants, lui de la 1° et moi de la 2° guerre, et l'esprit d'aventures n'est pas tout à fait mort dans ces deux Vander Velpen... Que les âmes timides se rassurent... nous avons toujours été fort prudents.

Ce soir, un bon souper nous a bien remis. Après le souper nous avons noué connaissance avec une charmante dame de Paris et sa gentille fille; elles sont devenues par la suite nos meilleures amies. Nous avons joué une petite partie de bridge avec elles. Emile est allé se coucher un peu plus tôt, mais le malheureux garçon se rend compte au 4° étage que la clé de sa chambre était restée en bas... et de redescendre... et de remonter..!!

(A suivre sous peu)



L'AMI FIDÈLE

22° année N° 10
COURRIER FAMILIAL MENSUEL: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo.
Secrétariat: H. Theyskens, Vertrijk - Trésorier: G.Grolaux,CCP 221698.

EQUIPEE ANTOINE-VAN DER VELPEN EN SUISSE (suite) Glacier du Rhône et col du Grimsel.

En montant le col, nous remarquions que toutes les autos qui descendaient, avaient les phares allumés. "Ils ont dû passer les nuages", nous disions-nous. Et de fait, bientôt nous étions en plein dedans. On ne voit pas plus que 20 ou 30 mètres devant soi. Que faire, attendre que les nuages soient passés? Un groupe d'ouvriers occupés à des travaux, habillés comme des esquimaux... allons leur demander ce qu'ils en pensent... "Un temps pareil?... c'est pour deux jours... ". Donc, inutile d'attendre. Un vent glacial souffle presque comme en tempête, et la pluie tombe.

Gustave fait marcher le chauffage de son auto pour dissiper les vapeurs sur les vitres et aussi pour nous réchauffer... Et cela à un moment où des millions d'européens souffraient d'une vague de chaleur.

Nous avons roulé durant de nombreux kilomètres dans ces nuages. L'unique chose que nous ayons vue, ce sont des plaques de neige au bord de la route et partout beaucoup d'eau découlant des rochers.

Ce n'est qu'aux gorges de l'Aar, pas très loin de Meiringen, terminus de cette fameuse route, que nous sommes sortis des nuages. Nous nous sommes arrêtés pour voir ces gorges très renommées, mais nous ne sommes pas descendus jusqu'en bas.

Un signe que le climat dans les parages que nous venions de passer était moins bon qu'à Zermat, est que nous y rencontrions de la neige à moins de 2.000 m. . A Zermat, il fallait monter à près de 3.000 m. pour en trouver encore.

Nous passons la jolie ville de Meiringen, au carrefour de routes touristiques, et nous voilà bientôt à Brienz, ville située au bord du grand lac qui porte son nom.

Les nuages étaient bas encore et il tombait une petite pluie. Notre projet primitif de voyage incluait deux jours aux abords d'Interlaken, près des lacs de Thune et de Brienz, mais comme nous pensions retourner par Schaffausen, pour y voir les chutes du Rhin et par la Forêt Noire, nous pensions qu'il valait mieux passer deux jours à Lucerne.

Pour y arriver, il fallait passer encore un col à 1.000 m., mais pour notre chauffeur (et sa voiture) c'était peu de chose; il aurait bien roulé toute une journée dans ces boucles sans fin. S'il aime aussi les routes droites et larges, c'est pour y faire du 100 et plus à l'heure!

LUCERNE:

Il était assez tard quand nous y sommes arrivés et il nous fallait trouver un bon logis. Nous arrivons à l'église St Paul, proche de la gare. Nous nous informons d'abord pour savoir si c'est une église catholique... puis cherchons la cure... nous y trouvons un gentil vicaire. Celui-ci téléphone à 3 ou 4 hôtels... rien à faire, pas de place. En

dernier lieu, il téléphone à l'Hôtel "Steghof", Voltastrasse, 2, à 5 minutes de l'église... Là, ça va, à condition que Gaby et Gustave se contentent, pour une ou deux nuits, d'un appartement dans une maison voisine.

On ne pouvait absolument pas trouver mieux. Je ne crois pas qu'on trouve en Belgique des hôteliers et hôtelières aussi accueillants et gentils. On y était vraîment chez soi, et c'était plus que de la gentillesse commandée simplement pas le commerce.

Jeudi 16 juillet:

L'avant-midi, nous avons visité la ville, et passé tout un temps sur le pont en bois, couvert, et décoré de dizaines de peintures. Nous avons suivi des yeux, les ébats de nombreux cygnes et canards sur le lac et aussi la pêche des petits gamins. Un peu de rusticité au cours du voyage, n'était pas mal. L'après-midi, nous avons pris le grand bateau pour un voyage à Brunnen. Au début, un soleil cuisant, un chaleur presqu'intenable sur le pont. Puis, un vent plus frais, et à Brunnen, le ciel s'étant obscurci, quelques gouttes. Une petite promenade dans le jardin privé du grand Hôtel, une courte flâneria en ville, et il était temps de reprendre le bâteau. Au retour, nous avons eu vraîment froid et avons dû quitter le pont pour nous réfugier dans le restaurant du bâteau.

C'était bien cette excursion sur le lac immense, mais on avait eu mieux.

Vendredi 17 juillet:

L'avant-midi, randonnée en voiture à Kusnacht, à la chapelle de la Reine Astrid. Il y avait beaucoup de monde, comme toujours paraît-il. L'après-midi, c'était le clou de notre séjour en Suisse. L'excursion, en voiture jusqu'à Engelberg, et de là par funiculaire et téléférique à Trubsee.

Engelberg, station d'hiver et d'été, n'est qu'à une trentaine de jilomètres de Lucerne. Pour ceux qui séjournent un ou deux jours aux environs de Lucerne, c'est une excursion qui en vaut la peine. On peut aussi séjourner à Engelberg même, il y a plusieurs beaux hôtels. On accède à cette localité typiquement suisse par un bon et beau chemin. Le site est enchanteur: une très vaste plaine au milieu de hautes et de belles montagnes. Engelberg est en pays catholique; on y trouve une vieille abbaye, convertie maintenant en collège catholique. Le village est à 1.050m. d'altitude. Trubsee, à 1.800 m. . Epris que nous sommes des hauteurs, c'est là qu'il nous faut aller voir, et loin de nous l'idée de le regretter.

Nous montons d'abord par le petit train à crémaillère, puis par le téléférique. La montée est très raide, 68% jusqu'au delà de 2.000 m. La première chose à voir là-haut, est un parc à marmottes, grasses bêtes de la grandeur d'un lapin, mais à très petites oreilles et bien plus trapues. Elles ont creusé leur trou sous les rocailles, mangent et courent drôlement de roc en roc... il y en a une quantité. Elles devront bien manger pour devenir très grasses car elles devront rester inertes et sans manger, enfouies dans leur trou, pendant les 2/3 de l'année.

Le lac de Trubsee, couvrant plusieurs hectares, est un lac magnifique à bords très sinueux, dans un site merveilleux, au pied de belles montagnes. Le plateau très ondulé et rocailleux où il se trouve, est couvert d'une riche verdure où paissent des dizaines de belles petites vaches à longues cornes. Ces vaches sont très paisibles. Gaby a bien pu les caresser, mais avec Emile, elles n'étaient pas à leur aise. Il n'avait pas de succès auprès d'elles... Voyant un beau couple couché, Emile aurait voulu poser au milieu d'elles pour une photo, mais les deux vaches sursautent et l'une d'elle jette un regard de dédain à Emile, baisse un peu la tête comme pour lui dire: "Ne me touche pas où je te donne un coup de cornes"...

Nous faisons une belle promenade jusqu'au bout du lac. Là, discussion: "A-t-on le temps de contourner tout à fait le lac, ou pas? " Gustave et Gaby, les plus vieux et les plus sages, veulent arriver à temps pour le dernier téléférique qui descend à 18 heures. Joseph veut aller par l'autre côté. Son parrain, ne voulant laisser ce gamin tou

seul, le suit. Pourtant il avait l'expérience de la fameuse aventure de la desconte à pied du Gornergrat! Chaque groupe a vu sa part de belles choses. Et... nous étions à temps pour l'avant-dernier téléférique... sauf Emile. Prévenant comme il est toujours pour les autres... il se laisse devancer par d'autres touristes... et quand son tour est là de passer dans la cabine téléférique, le garde dit "stop, le nombre requis est atteint". Emile s'explique pour ne pas être séparé de nous. Le téléférique descend donc sa pente de 68 ° avec un homme de surcharge... Heureusement qu'Emile n'était pas un poids lourd...

A 19 heures nous étions rentrés à l'hôtel.

Samedi 18 juillet: le retour.

Les belles vacances filent bien vite... On fait ses malles, on les fourre dans le coffre de la voiture et après un chaleureux adieu, ou plutôt un au revoir, à l'hôtelier qui nous avait si bien reçu, nous voilà partis. Nous passons à Zurich et à Schaffausen, à la frontière allemande, nous irons contempler les fameuses chutes du Rhin. Emile sait qu'il faut voir ces chutes du côté suisse.

Après plusieurs détours - nous semble-t-il - nous y arrivons.

Les chutes du Rhin sont un spectacle impressionnant par leur puissance. Un escalier de 270 degrés est aménagé tout près des eaux tourbillonnantes et écumantes d'une blancheur éblouissante sous un soleil ardent. La masse d'eau qui y tombe en cascades d'un roc à l'autre, est formidable. La hauteur totale des chutes à 21 m. ; le volume d'eau varie de 85 à plus de 1.000 mètres cubes par seconde. La grande fonte de neiges et de glaces de cet été particulièrement chaud, l'aura certainement amené tout près de ce maximum. (A comparer avec la Meuse qui en ces temps de sécheresse, n'a plus qu'une bonne trentaine de mètres cubes par seconde).

Passant par la Forêt Noire, nous sommes arrivés vers 15?30h. à Strasbourg. Au grand pont de Strasbourg [illegible] t quatre interminables files d'autos attendaient, dans une chaleur torride, pour passer la frontière franco-allemande. Bien que le contrôle douanier n'ait pas été très sévère, nous sommes bien restés une demi-heure dans la file.

"Puf... puf..." dit le moteur de notre voiture. Qu'est-ce? Au deuxième ou troisième démarrage, il part quand même, heureusement... A un café sur la place de la cathédrale, nous commençons par assouvir notre soif. Tout le monde avait soif, terriblement soif cette fois-ci. Notre chauffeur va voir ce qu'il y a au moteur... Il ne marche plus du tout... il avait soif aussi, et, malgré un réservoir presque plein, il ne recevait plus une goutte d'essence... Emile, notre bon commissionnaire va à la recherche d'un garage ouvert (un samedi soir!) ou d'un mécanicien dépanneur. On l'envoie d'Hérode à Pilate, il a dû parcourir la moitié de la ville, mais il est infatigable et... qui cherche trouve. Entretemps, Gaby et moi avons visité la magnifique cathédrale; j'y ai dit mon bréviaire et Gaby son chapelet. Après cela, nous avons dû attendre encore tout un temps avant que le mécanicien ne soit là et que la panne soit réparée. C'était la soupape d'essence qui ne fonctionnait plus.

Avec un notable retard, nous sommes partis de Strasbourg pour arriver le plus près possible de Trèves.

Nous avons passé le pays industriel de la Sarre et sommes parvenus à Sarrebrucke quand le soir tombait. Les hôtels y sont plutôt rares et il n'y avait pas de place. Nous avons alors trouvé un curé qui était très complaisant. Il a téléphoné et nous avons ainsi trouvé du logement.

Fatigués de cette journée, nous avons soupé à 22 h. et sommes allés au lit une bonne demie-heure après.

Dimanche 19 juillet, visite à Trèves et retour au bercail.

Nous voulions partir de bonne heure pour être à temps à Trèves, pour les Solennités de la Ste Tunique qui s'y célébraient.

Emile nous réveille à 5 h. et avant 6 h. nous étions prêts pour la messe, mais arrivés en bas, nous ne voyons personne, tout l'hôtel dort encore, et les portes sont closes. Nous ne trouvons aucune sonnette pour appeler le service... Attendons donc patiemment... Vers 7 h., une petite servante arrive et nous voilà délivrés. Voilà ce que c'est d'ou-

blier d'avertir d'avance l'hôtel d'un départ très matinal!

Après la messe, nous avons vite déjeuné et sommes partis vers Trèves. Dans beaucoup de villages, nous arrivions à l'heure des messes; on voyait bien qu'on était en pays catholique. La route était bonne et belle et en une heure nous avions fait les 80 km. qui nous séparaient de Trèves. C'est une vieille ville romaine et par après, une ville épiscopale. La cathédrale, en partie en style roman et en partie en style gothique, est une imposante construction. En arrivant à Trèves, nous ne savions rien du programme des sollennités, et on n'y parle que l'allemand. Nous nous mêlons à la foule qui attend derrière une barrière autour de la cathédrale. Il paraît que bientôt le grand cortège des évêques va sortir de l'église. On attend et il fait chaud, 10 minutes, 20 minutes, une demie heure... Emile et Gustave se lassent, vont chercher "l'ombre" (cela veut dire une petite table); après tout un temps ils reviennent nous trouver... toujours rien... on prend des renseignements: ce ne sera pas avant 12.30h. Zut... et nous étions là depuis 10 h. On nous dit aussi qu'il n'y a pas moyen d'entrer à l'église... Nous flânons dans quelques rues et ruelles autour de la cathédrale et c'est ainsi que nous parvenons à une autre issue de la grande église... il y a moyen d'entrer... heureusement. La belle messe chantée par le public en est à l'Offertoire. Ainsi, on a du moins une grand'messe ce dimanche à Trèves. Après la messe, descend du choeur le magnifique cortège des prêtres en surplis, des chanoines en camail, des abbés mitrés, des évêques, du Cardinal Frings, l'officiant de la messe, et un grand nombre de dignitaires des Ordres de Malte et du St Sépulchre en splendide uniforme, des drapeaux sans nombre, des délégations de beaucoup et d'originales organisations locales, les notabilités, entr'autres, dit-on, Mr Schuman et le Ministre Bech de Luxembourg. Après cela, nous nous sommes mis dans la file interminable des Trévirois et des pélerins étrangers pour passer dans le choeur et y voir et vénérer la Ste Tunique. Emile a été entraîné dans une autre rangée que la nôtre et c'est ainsi qu'il a dû sortir de l'église d'un autre côté que le nôtre; il nous a fallu bien du temps pour nous retrouver.

Nous avions faim. La grosse demie-poularde avec frites et salade et le bon vin de Domstein, le restaurant tout près de la cathédrale, nous ont remis en bon état pour continuer notre route.

Avant de partir de Trèves, nous avons encore visité et admiré la formidable construction romaine de la Porte Nigra.

Par Bitburg, dans l'Eifel, nous sommes arrivés avant 16 h. à la frontière belge. Avant d'y passer, nous avons bu un bon verre de bière et un bon quetche.

"Rien à déclarer?" - Le "quetche" est ici dedans, dit Gustave, en montrant son ventre... et le douanier en riant nous laisse passer. A St Vith, il y a fête, une fanfare américaine est en marche. Puis la belle contrée de Malmédy, Francorchamps, Spa, Liège... On téléphone à Irma pour lui dire que nous arrivons.

A 7 h. du soir, nous sommes à Waremme!

Irma nous régale d'un bon poulet (le 2° ce jour là) et d'un bon morceau de tarte. Emile était joyeux et content du beau voyage, mais peut-être encore plus content de retrouver sa bonne petite femme, si heureux qu'Irma pensait qu'il avait trop bu et lui dit: "mais tu es saoul, Emile" .. excuses!

Emile a remis alors en faisant un grand speach, le diplôme d'honneur de la ville de Waremme à Gustave, l'excellent chauffeur. Vers 9 h. on est reparti de Waremme et notre chauffeur infatigable m'a encore reconduit à Bovenlo ce soir là.

Ainsi finit ce beau et magnifique voyage. Nous remercions Dieu et la Ste Vierge de nous avoir accordé ces belles choses. Nous en garderons toujours un heureux souvenir.

Gaby a rapporté beaucoup de petites fleurs de Suisse, mais elles sont fanées; moi, j'ai rapporté de belles pierres (Emile les a portées) c'est une partie de ce qui fait la grandeur de la Suisse, et ces pierres, tout comme le souvenir, sont indestructibles!

Joseph.

Agnès Nihoul s'enhardit... elle nous envoie cette fois une gentille anecdote de sa vie si intéressante auprès des petits de l'école gardienne:

Puisqu'on m'a si bien encouragée à écrire, je continue:

En classe, Carmen (5 ans) me dit: "Mademoiselle quand vous vous mouchez, je crois toujours que le train passe."

De tout... un peu...

Pour ceux qui ont oublié...

1. la chapelle de Sr Marie Camille (CCP N° 27519 des Soeurs de l'Espérance, 231, rue Lamorinière, Anvers.
   Un cordial merci à tous les généreux donateurs.

2. le livre de "Monone Joseph" ... C.C.P. 135138 de J. Vander Velpen, Kessel-Lo.

3. ... leur abonnement de 1959... C.C.P. 221698 G. Grolaux, Dion-le-Mont. Peut-être serait-il prudent et commode pour eux de payer en même temps pour 1960...

Nous avons la joie de vous annoncer la naissance d'un nouveau petit membre dans notre grande famille. Elle s'appelle Martine et est la fille de M. et Mme Edgard Cuvelie-TheyskensLuc et Denis sont tout contents d'avoir une petite soeur. Bien cordiales félicitations de l'Ami Fidèle!

Dimanche 6 septembre 1959 à Anvers.

Le soleil, exceptionnellement favorable cet été, (veut-il soumettre la Belgique au climat de l'Afrique?) égaie le clair matin de ce premier dimanche de septembre. Nos invités vont se mettre en route avec entrain; pour quelques uns ce sera de bonne heure car ils doivent assister à la Grand'messe inscrite au programme pour le début de la journée.

Notre grande chapelle d'Anvers est parée comme aux jours de fête. Soeur M.Ludgarde et Sr.Marie Aloydis occupent les premiers bancs avec leur chère famille; les parents de toutes nos soeurs missionnaires flamandes leur feront suite pour prier ensemble aux intentions de celles qui vont nous quitter et pour nos chères Missions et Missionnaires du Congo, du Labrador, du Sud-Afrique, du Basutoland.

Le révérend Père Ludikhuizen qui s'est enthousiasmé pour cette journée commence la messe; le chant grégorien si bien exécuté par nos soeurs, plonge l'assistance dans une profonde atmosphère de recueillement, de paix, d'unité.

Cette prière commune a créé le contact. Après quelques moments d'expansion au jardin, la grande famille missionnaire est invitée à venir voir sur l'écran la fille, la soeur lointaine dans son cadre d'apostolat. Les vues commentées par la Mère Marie Ludgarde, qui connaît si bien le Congo et qui ne lui cache pas son affection, revêtent un intérêt tout particulier. Les visages s'animent grâce à ses vivantes anecdotes. Voilà les classes de Sr Anne-Marie, l'hopital où travaille Sr M. Madeleine, les orphelins de Sr M. du Sacré-Coeur, le dispensaire de Sr M.Thérèse, les élèves de Sr St Paul, l'école ménagère de Sr.M.Gérarda et voilà les fleurs, les palmiers qu'elles voient... la chapelle où elles prient pour tous ceux qu'elles ont laissés là-bas... en Belgique! Sur cette vision réconfortante, on se rend ensuite au

réfectoire, que des mains habiles ont décoré dans le style tropical. Très sagement, nos Soeurs de la cuisine n'ont pas suivi le ton... le menu est belge et digne d'un repas de noces. Au fait, ne s'agit-il pas des noces de deux jeunes soeurs avec ce fascinant Congo qui appelle l'Amour!

Le temps splendide a permis à la Communauté de pique-niquer au jardin; une bonne équipe souriante est prête maintenant à servir nos hôtes; tous les rouages marchent à merveille dans une ambiance de charité.

Au café, la Mère Provinciale arrivé, saluée de vifs applaudissements: c'est le moment désigné pour la grande surprise. Le révérend Père Ludikhuizen branche le magnétophone sur Idiofa et Kilembé. Le tam tam, les chants rythmés annoncent le reportage préparé pour cette journée du 6 septembre. Tout à tour, chacune de nos soeurs du Congo parle de son travail, présente ses élèves, les malades, les orphelins dont elle s'occupe plus particulièrement. Elle s'adresse avec une tendresse émue à ses chers parents, demande leur bénédiction. Dans la salle instinctivement, les yeux se portent avec sympathie sur le groupe à qui la voix s'adresse et que l'émotion gagne de plus en plus. Les moniteurs noirs, les enfants viennent dire leur mot; ils remercient les parents de nos soeurs qu'ils nomment grands papas et grands mamans puisque, disent-ils vos filles sont nos mères!

Tout message demande réponse... Pourquoi ne pas emprunter la même voie? Le Père Ludikhuizen va enregistrer maintenant les vois aimées de tous les chers parents. Il fait signe à chaque groupe familial disséminé dans le grand parc, sous les ombrages du grand chêne, ou dans les allées abondamment fleuries. Tous les yeux reflètent la joie, une joie chrétienne qui prend sa source dans le don et le sacrifice.

La bénédiction du Saint Sacrement réunit une dernière fois nos chères familles: celles de Mère Marie Salomé (du Basutoland), et de Soeur Marie Camille(du Sud Afrique, Basutoland), de Sr M. Damiana, de Sr.M. Augustine et de Sr M. Bernard du Labrador, celles de toutes nos chères équipes congolaises. La maman de Sr. M. Gérarda a dû quitter plus tôt; elle était attendue à une séance d'adieux organisée pour une autre de ses filles, dirigeante de la J.O.C., qui part la semaine prochaine pour le Pakistan. Courageuse et admirable maman qui accepte en quelques mois, deux séparations bien douloureuses.

Les adieux commencent... tout le monde part avec la conviction d'avoir retrouvé le chemin, le coeur d'une Maison qui garde tant de chers souvenirs. Pour beaucoup n'a-t-elle pas été le cadre d'une acceptation, d'une offrande qui a marqué la vie d'un père, d'une mère?

Puisse cette journée se renouveler avant longtemps!

Soeur Marie Edouard.

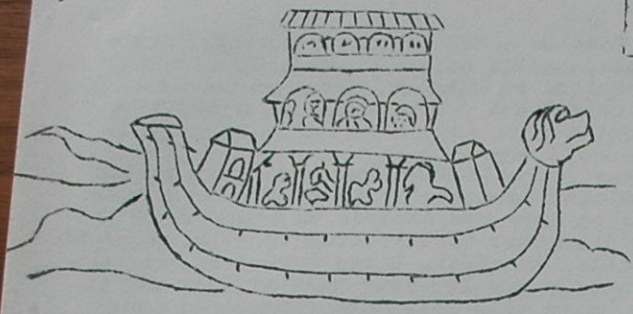
L I V R E S

L I V R E S

Ne cherchez-vous jamais un livre tout simple et tout frais?
Avez-vous lu "Châteaux en mer" et "L'Ecolier" de Michelle Lorraine?
Bien que le premier ait été porté à l'écran, ce ne sont pas des livres "dont-tout-le-monde-parle", mais tout le monde s'y rafraîchira!
Editions du Seuil, Paris VI°. Prix modique.

Neurasthénie

Avec mon optimisme habituel, je vois que nous manquerons de texte pour le mois prochain. N E M E L A I S S E Z P A S S O M B R E R D A N S L E P E S S I M I S M E !



L'AMI FIDÈLE

22° année N° 11
Novembre 1959.

COURRIER FAMILIAL MENSUEL: Rédaction: J. Vander Velpen, Bovenlo-Kessel-Lo
Secrétaire: H. Theyskens, Vertrijk-Trésorier: G. Grolaux, C.C.P. 221698

Soleimont, ce 15/10/1959.

Cher Ami Fidèle,

Dimancher dernier, je m'étais mise résolument à l'oeuvre et durant 4 jours, je rédigeai de mon mieux le reportage de l'aventure des voleurs. Lorsque ma Révérende Mère le vit, elle le trouva insuffisant et me demanda si je voulais le résumé de ma Mère Bernard ("témoin dormant" mais beaucoup mieux documenté que moi) . j'acceptai de grand coeur et c'est avec le plus grand plaisir que je vous l'envoie espérant vous tirer du pessimisme dans lequel vous alliez sombrer pour quelques mois.

Avec tous mes voeux de succès, je vous assure de mes prières comme il se doit et envoie mon meilleur bonjour à tous les lecteurs de l'Ami Fidèle.

Je profite également de l'occasion pour remercier Tante Hélène (Sr Ignace du Sacré-Coeur, Colombie) pour sa revue bourrée de timbres. Ma Révérende Mère en a fait cadeau pour ses pauvres! ...

Soeur Marie Beatrix
(Gaby Nihoul).

Une nuit mouvementée à l'Abbaye de Soleilmont.

Soleilmont, mardi 6 octobre 1959.

On chante les premières vêpres du Saint Rosaire. Après la collation, je vais au jardin arroser la couche, la serre et fermer la porte du garage. Quand je rentre, vers 7 heures, je trouve la porte des sous-sols fermée à clef. Je fais le tour des bâtiments, clichetant à toutes les portes: tout est verrouillé. Les voleurs n'entreront pas facilement dans la maison! pensai-je. Enfin, près de la fromagerie, Mère Marguerite m'entend et vient m'ouvrir. Mais, en vélo, je ne peux rentrer par là. Je lui fais signe: "Je vais, par l'intérieur, ouvrir dans les sous-sols, et je reviens chercher le vélo; vous fermerez derrière moi."

A 7 1/4 heures, entrant au chapitre pour la lecture de Complies, Mère Marguerite me fait signe: "Soyez tranquille: tout est fermé." Nous dormirons en paix cette nuit, comme toutes les nuits...

7 h. 1/2: on chante Complies, le Salve. Notre-Dame, gardez-nous bien pendant la nuit.

8 heures; on sonne la retraite. Tout le monde repose au dortoir. Seule, Révérende Mère, selon son habitude, veille encore. A 8h.1/2, un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, elle quitte sa chambre, jette un coup d'oeil aux sous-sols où Kiki (le petit chien) est à son poste, et monte dans sa cellule.

Soeur Christine, qui passe ses journées à l'hôtellerie mais rentre à l'intérieur pour la nuit, a rejoint sa cellule, au quartier Ste Lutgarde, près de la porterie. Elle ne dort pas encore. Un peu avant 9 heures, elle entend frotter une allumette dans le couloir. "Ca, ce n'est pas ma Révérende Mère" pense-t-elle. En effet, à ces heures-là, il arrive à notre abbesse de faire un tour par là, pour voir si tout est en ordre, avant d'aller se coucher, mais elle fait tout doucement, pour ne pas réveiller ses filles, et jamais elle ne frotterait une allumette: elle a sa lampe de poche...

Soeur Christine saute de son lit, ouvre brusquement la porte et voit... deux hommes qui s'enfuient vers la galerie. Aussitôt elle frappe un coup formidable sur la cloison de la cellule voisine: "Soeur Placide! des voleurs! " elle court sur le palier où elle ouvre la fenêtre donnant près de la cour d'entrée, en hurlant:

- "Mesdames, Messieurs! Voleurs! Mère Sous-Prieure! "

C'était ce qu'il y avait de mieux à faire. Ses cris sont parvenus au dortoir Notre-Dame, situé juste au dessus, et dont les fenêtres sont grandes ouvertes.

Soeur Christine dévale les escaliers, traverse le cloître en courant, arrive chez Rev. Mère qui loge dans le quartier opposé du monastère: -" Ma Révérende Mère, il y a des voleurs dans la maison. Je les ai vus."

Révérende Mère se lève aussitôt, descend dans le cloître, se rend à sa chambre pour téléphoner à la police.

Pendant ce temps, les voleurs cherchent à se dissimuler dans les galeries, sortes de combles qui font le tour de la maison, au dessus du cloître. C'est le refugium de tous les vieux objets dont on veut se débarasser. Les voleurs ont trouvé l'endroit propice pour se cacher. Mais Soeur Placide, la première alertée, va les en déloger. Bravement, elle s'est mise à leur recherche. Elle est allée chercher Kiki dans les sous-sols. Elle passe devant le réfectoire dont elle trouve une fenêtre grande ouverte: c'est par là que les voleurs sont entrés.

Il faut avouer qu'il y a eu une étourderie de l'une de nous: dans la journée, le Frère avait repeint les boiseries des fenêtres, et, pour qu'elles sèchent, la réfectoriere les laissa entr'ouvertes pour la nuit, verrouillant comme d'habitude, la porte extérieure du réfectoire et oubliant de fermer à clef celle donnant à l'intérieur. Les voleurs ont donc pénétré dans la maison sans effraction.

Soeur Placide tourne la clef dans la serrure et s'engage dans l'escalier St Bernard; elle arrive dans les galeries et se rend immédiatement compte que les voleurs sont là. Elle fait de la lumière et crie:

- "Aux voleurs! Kiki, attaque! "

Mais la pauvre bête est plus occupée à chercher des souris que des hommes! Ceux-ci, se voyant démasqués, ouvrent la première porte qu'ils trouvent: c'est celle du dortoir St Bernard, où les "jeunes" dorment paisiblement. Ils traversent à moitié le dortoir et pénètrent dans une cellule, l'avant-dernière, peut-être avec l'intention de s'y cacher; il n'y a qu'un rideau à soulever. C'est la cellule de Soeur Marie-Louise, la dernière entrée en communauté. Au bruit, elle s'éveille, voit deux homme devant elle: - "Chut! ma Soeur, ne dites rien, montrez-nous seulement une porte de sortie". Et Soeur Marie-Louise de répondre tranquillement, mais en serrant bien fort le chapelet qu'elle tenait dans la main:

- "Oui, Monsieur, je vais vous la montrer."

Elle se lève. Sa toilette est vite faite, puisque nous couchons toute habillées: il n'y a que les chaussures à enfoncer. Elle sort et va droit à la cellule de Mère Prieure, un peu plus loin. A ce moment quelqu'un fait de la lumière au dortoir.

- "Ma Mère, il y a deux hommes dans notre cellule!
- Taisez-vous! vous rêvez!
- "Venez voir.

Elle entraîne Mère Prieure; mais déjà, Mère Bénédict, réveillée par le bruit, l'a devancée et a ouvert brusquement le rideau de la cellule: les deux hommes sont là.

- "C'est tout de même vrai! dit Mère Prieure.
- "Qu'est-ce que vous faites ici, Messieurs? a demandé Mère Bénédict. C'est aussi la question que leur pose Mère Prieure. Pour réponse, ils demandent une porte de sortie.
- "Eh bien! qu' on les fasse sortir! dit Mère Prieure.

Mère Bénédict prend les devants en leur disant: "suivez-moi!" . Ils descendent l'escalier St Bernard à sa suite, pendant que Mère Prieure rassemble son monde pour former escorte.

Mère Bénédict arrive dans le cloître et, un peu anxieuse, ne sachant pas que d'autres ont été alertées auparavant et sont debout, elle se demande ce qu'elle va faire avec ses hommes. Pour gagner du temps, elle se dirige vers l'église. Heureusement, voici que débouchent Soeur Christine et Soeur Placide. Les voleurs réclament toujours une porte de sortie; elles les mènent tout droit au bureau où Rév. Mère cherche à atteindre la police. Soeur Christine ouvre la porte et annonce:

- "Les voilà, ma Révérende Mère.

Révérende Mère a raconté après, que, lorsqu'il lui arrivait auparavant de penser à cette éventualité: qu'elle pourrait un jour se trouver devant des voleurs, il lui semblait que, malgré tout son courage, son sang se glacerait dans ses veines et qu'elle resterait clouée sur place, sans parole. Eh bien, pas du tout! On a des grâces d'état. Notre abbesse se plante crânement devant les deux hommes et, les regardant bien en face:

- "Qu'est ce que vous venez faire ici, la nuit, Messieurs? Vous savez bien qu'on ne peut pas entrer au couvent.
- "Une porte de sortie, ma Soeur! " répond le plus petit des deux, tandis que l'autre bredouille quelque chose dans une langue étrangère. Jusqu'à la fin, le "grand" fera semblant de ne pas comprendre alors qu'aux gendarmes, il répondra parfaitment en français. On l'entendra aussi dire à son compagnon: "Ce sont toutes des "sottines" (des sottes).

En attendant, les "sottes" n'ont pas l'air d'avoir froid aux yeux; les deux dortoirs ont été alertés et les religieuses arrivent de partout, surgissant au bon moment et au von endroit. Aucune ne perdra contenance; même si quelques unes tremblent un peu intérieurement, aucune ne donnera extérieurement un signe de crainte. Elles sentent que le bon Dieu est avec elles, leur donnant force et lumière pour agir juste comme il faut. Elles ont leur chapelet à la main: c'est la seule arme qu'il y ait dans la maison. L'une d'elles, qui l'avait passé ostensiblement autour du cou pour la nuit, l'a laissé à cette place apparente... L'une après l'autre, elles s'approchent des deux hommes, les regardent, leur posent quelques questions et s'en vont plus loin pendant qu'une autre arrive. C'est que Rév. Mère qui, au début, songeait à mettre les hommes à la porte pour en être quitte, voyant qu'ils ont l'air assez calmes et ne font pas de menaces, a donné à ses filles la consigne de "tenir" les deux voleurs, sans les brusquer, jusqu'à ce que la gendarmerie arrive. La loi du silence a été levée pour la circonstance.

On suivra donc les hommes partout, sans que ça ait l'air d'une poursuite, faisant de la lumière ou l'éteignant aux bons moments, les surveillant sans en avoir l'air, veillant à ce qu'ils ne s'évadent pas.

Maintenant ils secouent la porte de clôture du cloître, réclamant la clef.

- "Mais, Monsieur, nous vivons enfermées ici. Nous ne pouvons jamais sortir, nous ne pouvons pas ouvrir cette porte."

Le grand simule l'ivresse, marchant à demi courbé, longeant les murs, y plaquant ses sales mains. Partout, on retrouvera des traces de

ses doigts tout noirs sur nos murs blancs. Mais le gendarme, devant qui il cherchera à s'excuser en disant: "On a bu un coup de trop" , affirmera qu'il n'est pas ivre du tout et sait très bien ce qu'il fait.

Le "petit" semble s'apprivoiser un peu. "On n'est pas venu pour voler, dit-il. C'est la première fois qu'on fait ça. (Le lendemain, il avouait quinze vols depuis un mois qu'il était relâché de prison! C'était un voleur de profession: argent, oeuvres d'art, autos, tout y passait. Il s'était fait expulser de France.) Je suis catholique, moi! continuait notre larron. Je n'ai pas besoin d'argent, j'en ai assez." et il sortait son portefeuille, bourré, en effet, de gros billets... (le produit de ses précédents larcins, sans doute).
- "Alors, pourquoi êtes-vous venu? demande Mère Bénédict. Est-ce que vous avez faim? voulez-vous à manger? "
Il accepte. On court à la cuisine. Ce sera toujours ça de temps gagné, en attendant les gendarmes. La cuisinière, Soeur Placide, en revient avec du café et des tartines. Le "petit" mange et boit. Il présente la tasse au grand qui refuse, mais accepte de manger une demi-tartine.

A ce moment, on entend la sonnerie du téléphone. Ca met nos hommes de mauvaise humeur, évidemment. Ils recommencent leurs courses dans le cloître, se dirigeant vers la porte de l'église. Prompte comme l'éclair, Soeur Christine - qui, extérieurement, a l'air d'une petite puce, mais qui s'est montrée tout le temps intrépide, plus qu'un gendarme - se dresse devant eux: -"Non, pas ici! Vous viendrez à l'église le dimanche, à la messe, mais pas comme ça! Puisque vous êtes catholiques! "
Ils font demi-tour et s'en vont d'un autre côté.
Soeur Christine, qui les observe de loin, remarque qu'ils approchent de la porte du noviciat. De nouveau, elle fonce vers eux et les rejoint: -"Pas ici! il y a des jeunes qui dorment ici, vous ne pouvez pas les éveiller" .
Et de nouveau, sa fermeté leur en impose; ils vont ailleurs, toujours suivis et surveillés par l'une ou l'autre.

Pendant ce temps, Rév. Mère donne l'alerte à l'extérieur et dirige les manoeuvres partout à la fois. C'est à la police qu'elle s'adresse d'abord, en hâte.
- "Ma Soeur, c'est la braderie à Gilly" lui répond-on bien tranquillement. "Tous les agents sont dehors. Si vous essayiez à la gendarmerie?"
Bon. Coup de téléphone à la gendarmerie.
- "C'est la braderie à Gilly, ma Soeur. Toutes les patrouilles sont en service. On va essayer d'en rappeler une..."
- "Ne tardez pas, tout de même. Les voleurs sont chez nous: nous saurons bien les tenir un peu, mais pas trop longtemps! "
Il s'écoulera quand même une bonne 1/2 heure entre le coup de téléphone et l'arrivée des premiers gendarmes.

Maintenant ce sont les Pères qu'il faut prévenir, mais comment les atteindre? Depuis 10 minutes, la sonnerie du téléphone intérieur marche, mais ils n'entendent pas. Et on ne sait pas atteindre Olga (famulière de céans) qui, entendant le remue-ménage, s'est enfermée dans sa chambre, à l'hôtellerie, où elle est seule, et n'ose pas en sortir. Quelqu'un a la bonne idée de faire sortir hors clôture Soeur Marthe, notre ancienne tourière, rentrée à l'intérieur depuis deux ans. Elle se rend chez Olga, et, à elles deux, en s'encourageant mutuellement, elles s'enfoncent dans les chemins obscurs du jardin, en direction de l'aumônerie. Et Dieu sait s'il n'y a pas un troisième larron caché dans les fourrés pour faire le guêt!! Elles arrivent sans encombre au moment où le Père, ayant enfin entendu la sonnerie, s'apprête à sortir. Il a rapporté ce coup de téléphone "historique" de notre abbesse. Une voix ferme et tranquille:
- "Mon Père, est-ce que le Père Bauduin et le Frère ne peuvent pas venir, parce que nous avons des voleurs, ici, en clôture?
- "J'accours! j'accours!
Le Père raccroche précipitamment, tandis que Rév. Mère s'évertue en

vain à le retenir: "une minute, mon Père! " Où va-t-il donc aller? Enfin, à force de sonner et de resonner, la Mère rattrappe le Père: "Par où allez-vous entrer? Je vous attends à la porte de clôture de l'église".
"On y va".

Le Père tient en laisse Max, le grand chien loup, excellent policier. Rév. Mère reçoit le maître et son chien à la porte de l'église et là, elle a toutes les peines du monde à obtenir du Père de... ne pas entrer. Comment! les soeurs sont aux prises avec les voleurs, et ne pas pouvoir voler à leur défense! Pour une fois que le chien policier pourrait vraîment servir à quelque chose!

C'était pourtant sagesse. Rév. Mère explique que les deux voleurs sont relativment tranquilles, qu'ils ne menacent personne, qu'il faut à tout prix les garder dans ces bonnes dispositions jusqu'à l'arrivée des gendarmes. On ne sait pas de quoi ils sont capables s'ils se voient poursuivis par des hommes, par un grand chien... et ne sont-ils pas arrêtés? Père aumônier, toujours tenant Max en laisse, s'effondre sur une chaise, frustré dans sa généreuse et très sincère ambition d'être le défenseur de faibles femmes... Rév. Mère l'encourage en lui recommandant de se tenir prêt et lui promettant qu'on l' appelera aussitôt qu' on aura besoin de lui. Puis c'est à la petite porte des tourières qu' elle doit recommencer à parlementer pour modérer le zèle un peu intempestif de nos voisins, alertés par téléphone. Pierre brandit un fusil. Il ne manque pas de courage, certes, mais son ardeur belliqueuse pourrait tout gâter:
"Où sont-ils? je veux entrer. J'ai été soldat, moi!"
Séraphine, sa digne épouse, se contente de sa langue pour arme:
" Ah! si je les tenais! je leur casse la gu. !

Voici que nos voleurs se dirigent vers la sacristie. Rév. Mère, prévoyant la possibilité de s'échapper par le toit, fait prévenir Pierre d'avoir à surveiller de ce côté là. Sage précaution! Les hommes, en effet, ouvrent une fenêtre et tentent de s'enfuir par la corniche. Mais Pierre les aperçoit et quelques coups de fusil tirés en l'air suffisent à donner la frousse aux deux garnements qui reviennent prudemment à l'intérieur.

Ils cherchent toujours l'introuvable porte de sortie.
"Voilà une porte" leur dit Mère Mechtilde, en leur montrant la porte du préau.
"Nous avons déjà été par là: il n'y a qu' des murs! "
- "Mais, leur dit-on, vous avez bien su entrer: sortez par le même chemin..."

De fait, ils ont l'air complètement perdus et tournent en rond dans le cloître, dans les galeries, dans le préau, sans issue. Maintenant, évidemment on a pris la précaution de retirer les clefs des portes par où ils pourraient atteindre le jardin; Mais au début, combien s'offraient à eux par où ils eussent pu prendre facilement la fuite. On eut dit qu'ils ne les voyaient pas. Tout le monde s'accorde à reconnaître que Notre-Dame, dont c'est la fête du St Rosaire, protège bien son monastère. Si les voleurs s'étaient enfuis sans être pris, Soleilmont aurait pu être dans les alarmes les jours et les nuits suivants.

Pendant une bonne demi-heure le petit jeu de cache-cache va durer. Enfin, on annonce la gendramerie: Il s'agit de deux gendarmes de Gilly dont l'un va entrer pendant que l'autre surveille au jardin de crainte d'une fuite par une fenêtre ou par le toit. Ce dernier va rencontrer le brave Pierre, armé, et qui a bien un air de circonstance: N'est-ce pas cela le bandit qu'il doit arrêter? On finit par s'expliquer...

A l'intérieur pénètre un gros gendarme, joufflu, le même qui est venu, en juillet dernier, chercher la bombe trouvée dans le ruisseau. Les deux voleurs se trouvent dans les galeries en ce moment. Révérende Mère conduit le gendarme directement, sans hésitation, là où ils sont.

A sa vue, les hommes veulent prendre la fuite. Mais le gendarme clame d'une voix tonitruante: - "Ici, la gendarmerie. Rendez-vous! Vous avez tout intérêt à vous rendre. Si vous résistez, vous aggravez votre faute! Haut les mains!

L'un des deux fait mine de résister. Alors le gendarme tire à balle perdue: la balle va s'écraser dans le mur. Les deux voleurs se rendent.

- "Couchez-vous par terre!" ordonne le gendarme, qui tient le révolver braqué sur eux.

Ils obéissent.

- "Du renfort! " crie le gendarme.

Révérende Mère, qui a assité seule à cette scène (quelques religieuses arrivaient de loin) court aussitôt chercher nos"défenseurs" qui n'attendaient que cela pour se précipiter: les Pères avec le chien, le Frère armé d'une fourche, Pierre avec son fusil, et, le dernier, un peu hésitant, l'ingénieur, M. Delbar, qui, pour avoir une contenance, a saisi un manche à balai!

Le gendarme, qui a un air bon enfant, en fait, s'est montré très brave en tenant en respect, à lui seul, pendant un bon moment, les deux hommes dont on ignore toujours s'ils ne sont pas armés.

Maintenant c'est le triomphe, facile, des défenseurs. Dès l'instant où ils se sont rendus, les voleurs n'offrent plus aucune résistance. L'un des deux présente une cigarette à Pierre qui, furieux, la jette à Pierre:

- "T'es pas honteux! Ebtrer chez les soeurs!" etc...etc...

L'homme veut porter la main à la poche, pour y remettre son paquet de cigarettes sans doute, mais Pierre, qui se défie du geste, lui assène sur la main un coup de la crosse de son fusil. L'autre veut se moquer:

- "Pourquoi que tu viens avec ton fusil? Pour tuer des lapins?

Pierre continue à l'enguirlander.

- Suivez-moi! " ordonne le gendarme.

Ils suivent. Ils sont bien encadrés d'hommes, en ce moment. Le gendarme les fera mettre à genoux pendant une grosse heure à la "Spelunca" parloir sans fenêtre, en attendant le renfort demandé par téléphone aux gendarmeries de Gilly et de Châtelet. Deux voitures cellulaires viendront les cueillir et les mèneront, encadrés chacun de deux gendarmes, à la brigaderie de Gilly.

Quelques instants après leur départ, un troisième larron était arrêté: il rôdait autour de l'abbaye, s'informant si c'était ici le couvent. Il avoua être le complice des deux autres.

Tous les trois ont été identifiés comme étant des Polonais de 24 25 ans, demeurant à Châtelineau.+

Un merci bien fervent monta de nos coeurs vers Notre-Dame avant que chacune regagne sa cellule et que le grand silence de la nuit enveloppe à nouveau le petit moûtier: Une fois de plus, elle a bien rempli la mission qui lui fut jadis confiée, quand on grava sous la statue qui domine la porte d'entrée: "Posuerunt Me custodem!" ; "Elles M'ont établie leur gardienne!"

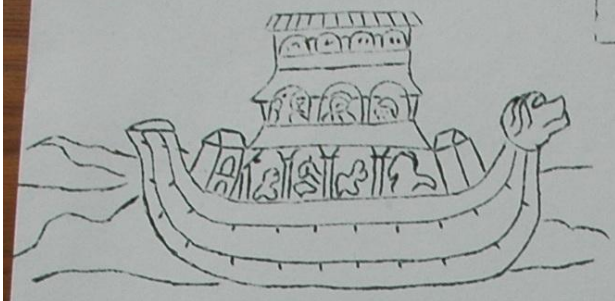
Il n'y a pas très longtemps, on nous lisait au réfectoire la vie du Frère Albert, ce Polonais, tertiaire franciscain, qui accueillait dans ses asiles tous les voleurs et les assassins de Varsovie, sans jamais leur adresser aucun reproche. Sa bonté en a ramené beaucoup dans le droit chemin.

Nos deux visiteurs nocturnes ont paru surpris que nous ne les maltraitions pas, que nous ne les injurions pas, que nous les appelions "messieurs"! Comme nous serions heureuses si, à l'exemple du Frère Albert, nous avions pu leur laisser un moment entrevoir, à travers la compassion que nous éprouvions pour eux, l'immense miséricorde du Père Céleste. Notre plus cher désir serait de pouvoir obtenir, par nos prières et sacrifices, qu'ils rentrent bientôt à la maison où ce Père les attend, les bras ouverts.

Avec nous, priez pour eux.

Un témoin dormant.

+ Le lendemain matin, on retrouvait, sur la chaussée de Fleurus, une auto abandonnée: celle qui devait servir à transporter les dépouilles de l'abbaye de Soleilmont.



L'AMI FIDÈLE

2e° année N° 12
Décembre 1959.

COURRIER FAMILIAL MENSUEL: Rédaction: J. Vander Velpen, Beverlo-Kessel-Lo
Secrétaire: H. Theyskens, Vertrijk-Trésorier: G. Grolaux, C.C.P.221698

YOUGOSLAVIE 1959

Choses vues et entendues.

Pour ma part, je ne voudrais pas encourir un tant soit peu de responsabilité dans la crise de pessimisme menaçant le Rédacteur en chef de l'Ami Fidèle à l'idée qu'il pourrait manquer de texte le mois prochain.

L'intéressant récit de mon séjour en Suisse me paraît en appeler un autre du même genre, mais qui se situe dans un autre coin de l'Europe plus lointain et moins aisément accessible. Non pas seulement vu la distance mais à cause de certaines formalités et complications inéluctables : passeport, visa, bons d'essence, limitation à l'entrée et à la sortie du montant de la somme en monnaie du pays, manque de renseignements touristiques sûrs, langue usuelle des habitants incompréhensible, etc...

Nous sommes donc retournés en Yougoslavie. Au vu d'une belle carte routière sur laquelle de gros traits rouges figurant les routes nous incitaient au voyage. Venez semblaient dire ceux-ci ; venez admirer la mer, les lacs, les rivières, les montagnes, les villes, les monuments d'un pays encore mal connu et peu envahi par la gent touristique; venez carresser de vos pneus ces belles et larges artères bétonnées, macadamisées, goudronnées qui vous permettront d'accéder facilement aux endroits les plus pittoresques, venez vous livrer à quelques essais de vitesse sans crainte de collisionner à chaque instnat un autre véhicule comme sur les routes encombrées de votre petite Belgique.

Ah Wel, leugenoot...

Jamais, suprirait ma voiture en rentrant au garage familial, je n'ai tant souffert à mes amortisseurs, mais ceci est une autre histoire dont le lecteur se soucie fort peu, je suppose.

Donc, le 5 août dernier, par un de ces interminables beaux jours ensoleillés de l'été 1959 que les vaches commençaient déjà à trouver trop secs et trop monotones, Germaine et moi mettions le cap au Sud. Logement à Saint-Dié (France), passage du St-Gothard et logement à Bellinzona (Suisse), logement à Grisignano di Zocco (Italie) dans une pittoresque albergo sise en bordure d'une route de grande circulation jour et nuit.

Le 8 août, après avoir évité Venise, nous longeons le golfe du même nom jusqu'aux environs de Trieste. Sur ce trajet nous avons bien pensé au cousin Gustave : il eut certainement été assez surpris de déjà rencontrer de nombreux chariots chargés de betteraves sucrières. Des grosses, et cela au début d'août....Tandis q u'à Hougaerde et aux

et aux environs ... Ces Italiens tout de même.

Une demi-heure après la traversée de Trieste nous arrivons à la frontière italo-yougoslave. Formulaire à remplir en double exemplaire pour chacun, examen des passeports, coups de tampons, vérification très sommaire des bagages, souhaits de bon voyage, et la barrière se lève.

Nous voilà en Yougoslavie, comme il y a trois ans. Si le paysage est resté le même, la circulation automobile semble beaucoup moins réduite encore que la proportion de voitures étrangères reste importante. Une excellente route nous conduit à Opatja, au bord de la mer Adriatique. On s'écrase véritablement sur la plage, dans la rue, les hôtels, les restaurants, les terrains de camping. Et le soleil tape dur. Impossibilité de trouver un logement dans l'une quelconque des localités qui s'alignent le long de la côte, alors qu'en 1956 rien ne fut plus facile.

Retour donc vers les montagnes, d'où nous venons, en nous grattant énergiquement la tête à seule fin de savoir sur quel oreiller, dur ou mou, nous allons pouvoir la reposer cette nuit-là. Nous scrutons attentivement toute habitation qui se présente à notre vue dans l'espoir d'y découvrir un hôtel, une pension ou un abri quelconque et après avoir parcouru une dizaine de kilomètres nous stoppons devant un café au village de Matulje. Sur la terrasse une demi-douzaine de prolétariens "pettezuipers" se reposent des fatigues de la semaine. A ma question: "Niemand spricht deutsch?" un consommateur me regarde d'un air interrogateur et à vrai dire peu encourageant. Connaissant la raison de cette attitude, séquelle de la dernière guerre, je me hâte d'ajouter que nous sommes des Belges, en quête d'un logement. Mon homme paraît alors très intéressé et me demande si je puis attendre 5 minutes, puis il disparaît. Un quart d'heure plus tard il revient. Il nous mène devant une jolie petite maison que précède un jardinet fleuri, nous aide à porter nos bagages puis s'en retourne vers son café s'offrir sans doute quelques demis supplémentaires.

Nous sommes accueillis par une jeune femme au visage souriant qui nous montre une chambre très gentiment décorée et d'une exquise propreté. Salle de bain et cabinet de toilette sont à notre disposition.

Le mari, ouvrier menuisier connaît assez bien l'allemand. Il nous explique qu'il a bâti sa maison en collaboration avec un ami maçon tandis que lui fabriquait ses propres meubles et ceux de son ami. Associant leurs connaissances techniques et leur travail durant les heures ou les journées de loisirs, ces deux hommes ont donné là un bel exemple d'entraide mutuelle dont le résultat leur fait honneur.

Dimanche 9 août. Nous nous promenons dans les alentours et redescendons à Opatja où nous entrons dans une église bâtie sur le haut de la ville. L'herbe pousse entre les degrés parfois disjoints de l'escalier d'accès et le délabrement de l'intérieur fait peine à voir. Pourtant les vastes dimensions de l'édifice et les énormes piliers de marbre rougeâtre, d'un seul bloc, qui séparent les deux nefs latérales de la nef centrale prouvent à suffisance qu'autrefois, ici se pressaient des foules de fidèles et que les moyens financiers ne faisaient pas défaut. Tandis qu'aujourd'hui???....

Lundi 10 août. Nous disons adieu à notre sympathique jeune ménage et repartons vers le Sud en longeant la côte dalmate. A droite la mer d'un bleu intense et des îles au sol aride, quasi désertiques. A gauche, les montagnes, massifs rocheux que la pluie, le vent, le gel et le soleil ont creusé, découpé, trituré, sculpté de manière qu'il s'est formé des failles, des creux, des entonnoirs, des trous dans lesquels poussent des arbustes rabougris. A se demander où les habitants ont bien pu trouver de la terre pour y établir leurs petites plantations et faire grandir des arbres fruitiers.

Circulation peu dense: de temps en temps une voiture ou un camion. Belle route, bien construite, bien entretenue, reluisant de tout son asphalte sous un soleil éclatant.

Mais voici un poteau indicateur mentionnant: Obrovac 12 km. Stop. Nous regardons la carte: effectivement le gros trait rouge passe par Obrovac. Nous regardons aussi la route qui s'offre maintenant à nous: étroite, sans aucun revêtement, parsemée de trous et de gros cailloux aux arrêtes vives, pleine de bosses et de fosses. Cependant notre route asphaltée continue en obliquant sur la droite vers la mer. Il doit sûrement avoir une erreur quelque part. Sans doute ce nouveau tronçon n'est-il pas encore porté sur notre carte? Pas âme qui vive dans les environs; aucun véhicule en vue.

En avant, vers la droite: nous verrons bien. Et nous avons vu: 4 km plus loin nous arrivons sur la place d'un village au bord de la mer sans autre possibilité d'aller plus loin que d'embarquer sur un bâteau accosté le long du quai. Comme déconvenue, c'est réussi. Nous nous renseignons tant bien que mal auprès d'ouvriers dont l'un demande à pouvoir nous accompagner car il habite sur la route d'Obrovac. Ils nous font faire demi-tour et nous nous retrouvons au poteau indicateur de mauvaise augure.

Il faut bien s'y résigner: descortes, raidillons, virages en épingles à cheveux, poussière, croisement difficile avec d'autres véhicules, lenteur (25 à 30 km heure), cailloux bombardant le dessous de la carrosserie, bref un aperçu de ce qui nous attendait sur un millier de kilomètres de routes yougoslaves. Heureusement que nous l'ignorions...

Dans la petite ville d'Obrovac, pas de poste à essence, mais une bonne grosse paysanne que le mari nous demande de déposer, avec le volumineux paquet qui l'accompagne, un peu plus loin. Je pense bien, à voir son air effaré et effrayé (il m'arrivait parfois d'atteindre le 40 !...), qu'elle n'avait jamais posé son arrière-train sur les coussins d'une voiture.

Voici enfin une autre ville: Bielovar et son poste à essence, c'est-à dire un fut de 200 litres posé sur le bord du trottoir et dont une pompe à bras extrait le précieux liquide. C'est jour de marché et nous sommes rapidement submergés par un tas de curieux, au fond, très sympathiques: hommes, femmes, enfants nous regardent, nous détaillent sur toutes les coutures, tournent autour de notre poussiéreux véhicule, poussent des exclamations, échangent des réflexions. Nous entendons: Belgia...Nous avons vécu des scènes absolument analogues dans les villages indigènes de la brousse congolaise, avant l'ère de MM.Kasavubu, Lumumba, Kalondji, Calula et autres "zigotos" du même calibre.

Un paysan, dans un discours auquel nous ne comprenons évidemment goutte, mais qu'il accompagne d'une mimique très expressive, s'enhardit à nous demander s'il ne peut prendre place avec sa femme et son bébé. Nous aurions eu mauvaise grâce à refuser. Mais à peine les avions nous chargés, ainsi que les deux paniers qu'ils transportaient, qu'une odeur suave vint nous chatouiller les narines. L'ail, paraît-il, est un légume très sain...

Il me fallut rouler très lentement pour ne pas bousculer une charrette un âne, un mouton, une vache qui, accompagnés ou non de leur propriétaire se promenaient librement sur la rue. Et il faisait extrêmement chaud. Aussi, à la sortie de Bielovar poussâmes nous un soupir de satisfaction capable d'envoyer un nouveau spoutnik dans l'espace intersidéral.

Après quelque temps, nos passagers désirent descendre. Avec insistance et force gestes ils nous invitent à les accompagner vers un petit village situé à courte distance mais inaccessible en auto, nous promettant je ne sais quoi à boire et à manger. Comme dialogue de sourds on ne fait pas mieux. Finalement, sur notre refus, le mari souhaite pouvoir continuer jusqu'à un groupe de maisons que l'on aperçoit un peu plus loin. Cela nous intrigue mais nous comprenons dès que notre passager nous prie de le déposer en face d'un café-auberge: il avait tout simplement très soif et envie de boire autre chose que de l'eau...

Le chemin suivi, toujours aussi mauvais, se transforme subitement

en une route bien asphaltée, environ 25 kms avant d'arriver à Split, port important sur l'Adriatique. Le jour commence à tomber lorsque nous arrivons sur la place, en bordure de la mer, pleine à craquer de voitures et autocars de toutes nationalités. Et je garde une vive reconnaissance à l'inconnu qui résout pour moi le problème du parking en quittant son emplacement juste à mon arrivée. La chance, quoi.

Lucien RUELLE (à suivre)

Vieille nouvelle:

Nouvelle adresse: M. et Mme Jean Prionet-Grolaux,
123, avenue Lambeau,
Woluwe St Lambert.

Anvers, 15 novembre 1959

Mon cher Ami Fidèle,

Je ne résiste pas au plaisir de vous communiquer ce qui fut pour nous une grande joie: voici, intégralement, un extrait de lettre de nos soeurs de Rome:

Monseigneur De Sanctis, évêque de Todi, très malade, est soigné à la clinique: c'est un condisciple du Saint Père au séminaire romain!

Il avait déjà reçu un très affectueux télégramme de Sa Sainteté, et, en communauté, on s'amusait - mais sans y croire, bien sûr - à prévoir la visite papale... Et voici que, le 3, à 3,30 heure Mère Marie-Augustine reçoit un téléphone "de la Sécrétairerie d'Etat: " C'est bien vous, la Supérieur?" Sur l'affirmative "Bien, ici Dell'Acqua: c'est pour vous aviser que dans quelques instants le Saint Père sera chez vous pour rendre visite à Monseigneur...". - Voici la cloche qui s'ébranle: les Soeurs, les docteurs, l'aumônier, le curé, etc... Et la Mère Provinciale qui est en Sicile!

On s'empresse, on court...Soudain, Mère M. Augsutine est saisie d'un doute affreux "et si c'était quelqu'un qui fasait une farce"? ...-

Heureusement, la voici tranquillisée car les cordons de police font déjà le vide dans la rue et surveillent la circulation... 5 heures: une voiture, deux voitures, une troisième: le Saint Père, tout souriant, descend. La Mère s'agenouille... Prenant l'ascenseur, le pape monte au second et pénètre dans la chambre de son vieil ami. L'entretien dure 8 minute... A la descente, le Saint Père bénit tout son monde, les Soeurs agenouillées dans le hall, les docteurs, les malades... même les bébés roses qui sauront plus tard la précieuse bénédiction dont ils sont porteurs aujourd'hui. Il embrassa le jeune fils d'un des docteurs en disant: "c'est le plus digne" . - Il remonte dans la voiture et là "beata visio pacis" s'estompe, laissant les coeurs à l'émotion profonde et à l'allégresse.

Le Pape, le représentant du Christ est venu chez nous... et il nous a bénies! Cette bénédiction est pour la Famille entière!.... que pensez vous de cela!!!

:::::::::::::::::::::

Bien cher Rédacteur en Chef, il me semble qu'en ce moment... les..."petites soeurs"... écrivent des choses intéressantes - et - pensent plus à l'Ami Fidèle que certains... lecteurs... ou collaborateurs oublieux - nous attendons des articles de nos "Congolais et Congolaises" - de nos jeunes étudiants et "rentiers d'âge mûr"...

Toute notre chère Communauté a bien ri des avantures des voleurs de Soleilmont. Merci à la Révérende Mère Prieure.

.....

Soeur Maire-Edouard.

Autre nouvelle:

Naissance, le 5 novembre 1959, d'Isabelle Danthinne-Nihoul.

==========

Un homme averti en vaut deux.

" LE CIEL EST PLUS FORT QUE NOUS "

(un livre regrettable).

Ce livre sur Fatima qui se présente comme le fruit d'une minutieuse enquête sur place, n'est en réalité qu'un roman banal.

Non seulement l'auteur, A.P. Hunermann, n'a pas rétabli le cadre historique des merveilles de Fatima comme il le prétend, mais il ignore manifestement la topographie de la région et surtout il déforme sciemment la réalité des événements en modifiant la matérialité des faits et même en y ajoutant du ridicule et parfois de l'odieux. Il n'est pas possible, ici de montrer ce qui à chaque page, et parfois à chaque ligne, est prue invention de l'auteur; mais on peut dire que l'élément fictif constitue la partie la plus importante de l'ouvrage. La moitié des personnages que M. Hunermann fait vivre devant nous n'ont jamais existé que dans son imagination. Or, plusieurs de ces personnages fictifs jouent dans le récit (présenté, ne l'oublions pas, comme rétablissant l'histoire de Fatima) un rôle de tout premier plan. On les retrouve à tous les chapitres, mêlés à des incidents dramatiques ou comiques, manifestement inventés pour suppléer à l'absence de documentation et pour accroître l'intérêt du roman ainsi agencé. Je ne signale que le musicien Luis qui tient le rôle principal dans tout le premier chapitre, et la malheureuse "réprouvée" Luisa que les villageois persécutent: ce sont deux personnages absolument inconnus à Fatima. Et il y a plus de dix autres personnages dont les faits et gestes sont frauduleusement intégrés dans le récit des apparitions. Quant aux personnages réels et connus, ils sont présentés dans des situations fictives et on leur prête des propos qu'ils n'ont jamais prononcés. Ceci est surtout grave pour les trois petits voyants.

Apparemment la "documentation sur place" dont on nous parle a consisté à emprunter quelques détails réels à un livre sérieux et à broder autour de ce léger noyau le plus absurde des romans.

D'après "Voz da Fatima".

J. Theyskens S.J.

?????

Vous cherchez à être original, à n'être pas "comme le commun des mortels" , payez donc votre abonnement 3 semaines avant plutôt que 6 mois après l'échéance! 40 frs à verser au C.C.P. 221698 de G.GROLAUX à Dion-le-Mont.

!!!!!

Voyez au verso notre cadeau de fin d'année: une belle page blanche pour y coucher les idées de votre prochain article. Ce sera votre cadeau en retour, à l'Ami Fidèle, pour 1960.

M E R C I

Merci, Merci, Merci.